HAL
open science

“ L’Homophobie, la face cachée du masculin ”

Daniel Welzer-Lang

To cite this version:

Daniel Welzer-Lang. “ L’Homophobie, la face cachée du masculin ”. La Peur de l’autre en soi, du sexisme à l’homophobie, Montréal,, VLB, pp.13-92, 1994. hal-00285179

HAL Id: hal-00285179

https://hal.science/hal-00285179

Submitted on 13 Feb 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Publié : in WELZER-LANG D., DUTEY P., Dorais M. (eds) ***La peur de l'autre en soi, du sexisme à l'homophobie*****), Montréal, VLB/ Le Jour – 1994, pp 13-92**

L'homophobie[1]
La face cachée du masculin

Daniel WELZER-LANG

à Alain Vertadier

Pourquoi parle-t-on de plus en plus de l'homophobie ? Et pourquoi -de mon point de vue- n'a-t-on pas fini d'en parler ? Comment la définir ? Pourquoi ne pas limiter l'homophobie à la discrimination envers les homosexuel-le-s ? En quoi l'homophobie nous concerne tous et toutes, tant ceux et celles qu'on appelle homosexuel-le-s que ceux et celles qu'on appelle hétérosexuel-le-s ? Quels sont les rapports entre l'homophobie et la sexualité ? L'homophobie et le féminisme ? Comment lire, à travers son analyse, la construction du masculin ? Pourquoi "oblige"-t-on les hommes à être homophobes ? Hors les effets de mode, quel est l'intérêt de ce thème ?
Voici quelques-unes des questions abordées dans ce texte.
Mais j'aimerais d'abord vous faire partager ma surprise. J'essaie de comprendre et de décrire les modes de vie masculins depuis de nombreuses années. D'abord au sein de groupes d'hommes, puis par le biais de la recherche universitaire, j'étudie comment nos sociétés "nous font homme". C'est ainsi que j'ai décliné de nombreux thèmes qui concernent les hommes : viols et violences, manières d'habiter, sexualité, prostitution… En étudiant l'homophobie, je n'ai jamais eu autant l'impression d'approcher ce qui constitue l'essence même de nos différences entre hommes et femmes. Du moins de ces différences qu'on nous a "déposées dans la tête". Je suis maintenant persuadé que la compréhension des rapports entre hommes et femmes, des relations entre hommes et des relations entre femmes, passe inéluctablement par la compréhension de l'homophobie.

• •
•

L'état actuel de nos relations hommes/femmes paraît être, d'une façon ou d'une autre, le produit de nos représentations collectives, et de l'incidence qu'ont ces représentations sur :

- la *pseudo* nature supérieure des hommes qui renvoie au sexisme
- les frontières rigides entre les genres qui renvoient à ce que l'on appellera ici l'homophobie.

En d'autres termes, la domination exercée par les hommes sur les femmes reposerait sur deux grands types de représentations, celles qui tout à la fois organisent et le contrôle social des femmes et le contrôle social des hommes.
Dans de précédents ouvrages, j'ai tenté d'analyser les effets de cette pseudo "nature" supérieure que l'on rapporte aux hommes, à savoir les abus sexués ou sexuels et les violences domestiques (Welzer-Lang 1988, 1991, 1992b).
L'homophobie est une autre forme de violence.
On commence tout juste à l'identifier. Plus insidieuse, parce que moins révélée que les premières, elle apparaît ou se laisse entrevoir dès que l'on regarde certains groupes d'hommes.

---

[1] Je tiens à remercier Lilian Mathieu, Sylvie Tomolillo, Michel Dorais, Jules-Henri Gourgues et Odette Barbosa, pour leurs lectures critiques des premières versions de ce texte.

Dans ce chapitre, je vais tenter d'expliquer les rapports qui existent entre l'homophobie et la construction sociale du masculin. Pour ce faire, après avoir abordé des questions liées à la définition ou plus exactement aux définitions de l'homophobie masculine, nous détaillerons les manières par lesquelles se construit le genre masculin. Comment, de façon paradoxale et à l'abri du regard des femmes, nos sociétés "façonnent" les hommes. Nous le verrons, nos civilisations dites évoluées ne sont, de ce point de vue, peut-être pas très différentes des sociétés dites exotiques qu'étudient certain-e-s ethnologues. Puis nous regarderons les rapports entre l'homophobie et l'homosexualité masculine. J'essaierai ensuite de formuler quelques hypothèses sur l'homophobie et les femmes. Enfin, après avoir discuté des relations entre homophobie et hétérosexisme, nous examinerons comment l'homophobie est aujourd'hui contestée par certains hommes, sous des formes et des fortunes diverses.

Une réalité difficile à définir

Qu'est-ce que l'homophobie ? La définition n'est pas simple. Le phénomène n'a pas été abordée souvent par les sciences sociales. On pourrait même supposer l'existence d'un interdit ou d'un tabou sur le thème, du moins de menaces tant implicites qu'explicites. Ainsi, quand nous avons, mon ami et collègue Pierre Dutey et moi, annoncé ce thème la réaction de plusieurs collègues fut des plus claire : "*Attention, c'est mauvais pour la carrière !*".

Dans l'état actuel de notre méconnaissance sur le sujet, l'homophobie est associée exclusivement à l'homosexualité. Le fait de vouloir l'étudier laisse supposer -c'est du moins ainsi que mes collègues de l'université l'entendaient- que l'on s'apprête à faire du prosélytisme sur la sexualité que vivent les hommes entre eux[2]. Bien évidemment, là n'est pas mon propos. Chacun-e est libre -du moins devrait pouvoir l'être- de vivre les amours de son choix. La question de l'homophobie dépasse largement cette réaction initiale de sens commun.

Comment définir l'homophobie ?

La littérature scientifique de langue française est pauvre sur ce thème. Il en va tout autrement des écrits nord-américains. Après Churchill qui en 1967 utilise le terme *d'homoérotophobie* [3], on s'accorde généralement pour attribuer à Weinberg (1972) les premières définitions du terme. Pour lui, l'homophobie est la peur de l'homosexualité et la peur des contacts avec les homosexuels. Or, nous le verrons, l'homophobie ne peut se réduire à cela ; pourtant par la suite, la plupart des auteur-e-s ont accepté cette définition sans la questionner.

Un premier détour par l'étymologie, cette science qui s'intéresse à la filiation des mots, contribue à brouiller les visions du phénomène. Avec Pierre Dutey, dont on lira dans ce même ouvrage les méandres des recherches lexicographiques, nous avons montré les incohérences du terme. Par exemple, suivant que l'on choisit l'étymologie grecque ou latine, *homo* veut dire, tour à tour, l'identique, le même, ou l'homme (l'humain,

---

[2] Ceci se fait d'ailleurs sans même interroger la pertinence heuristique des catégories pour penser la sexualité, autrement dit, questionner si homosexualité et hétérosexualité sont -ou non- des catégories scientifiques (Welzer-Lang, Dutey, Pelege de Bourges, 1991). De plus, je l'expliquerai plus loin, "on" assimile le terme "homosexualité" à homosexualité masculine. L'homosexualité féminine semble invisible ou, ce qui revient quelquefois au même, une sous-sexualité de femmes qui n'auraient pas encore trouvé les mâles capables de les initier aux véritables joies de la sexualité. Mâles que tout homme, en tous cas tout homme qui véhicule ces représentations, pense pouvoir être.

[3] *Eroto* provient d'érotisme, ce qui concerne l'amour. L'homoérotophobie serait la phobie, ou la peur, des amours entre hommes.

étymologiquement, mais en fait le mâle). L'adjonction de *phobie* inciterait à définir l'homophobie comme la peur du même. Toutefois, notamment si l'on intègre l'acception populaire du terme, l'homophobie se situe entre la peur du même chez l'homme, et la peur de l'homme chez l'homme. Avouez qu'il y a de quoi s'y perdre. Et en perdre son latin.

Sexisme et homophobie

Nous allons tenter de circonscrire l'homophobie, de la définir, et notamment de la situer par rapport à d'autres formes de rejet de l'autre. Que cet autre soit un homme ou une femme.

Il est admis aujourd'hui que le sexisme est la discrimination envers les personnes de l'autre sexe ; ou plus exactement la discrimination envers les personnes de l'autre genre social (gender en anglais). Le sexisme, comme idéologie, légitime par exemple la violence des hommes contre les femmes, les discriminations à l'embauche, les différences de salaires entre hommes et femmes, la garde des enfants attribuée presque systématiquement aux mères en cas de divorce… Le sexisme repose sur le fait que les hommes se croient supérieurs aux femmes et, dans une moindre mesure, que les femmes se croient uniques et irremplaçables dans les capacités à s'occuper des enfants et de l'espace domestique. Bref, on considère normal et naturel que le masculin et le féminin soient deux genres sociaux bien différents et hiérarchisés. Le sexisme est entretenu par une pensée essentialiste : il attribue des qualités et des défauts qui seraient spécifiques et inhérent-e-s à chaque groupe de sexe. Dans une pensée sexiste, le sexe biologique détermine l'appartenance à un genre social[4]. Et à chaque genre correspond des attributions que l'on pense "naturelles".

Une pensée antisexiste affirme le droit aux différences individuelles, différences entre garçons et filles, mais aussi différences entre garçons et différences entre filles ; que ces différences soient biologiques ou d'un autre ordre. Mais accepter les différences biologiques, ne signifie pas que l'on accepte nécessairement les fonctions et les qualités attribuées exclusivement à chaque genre. Une pensée égalitaire ou antisexiste conteste, non pas les différences, mais la hiérarchisation des différences. L'antisexisme questionne la construction sociale de chaque genre. Comment se crée socialement une femme et comment se crée socialement un homme.

L'homophobie est fortement liée au sexisme. L'homophobie est l'intériorisation, pour chaque individu, du sexisme dans ses rapports aux autres. **L'homophobie est la discrimination envers les personnes qui montrent, ou à qui l'on prête, certaines qualités (ou défauts) attribuées à l'autre genre.**

Sexisme et homophobie vont de pair, mais peuvent aussi se présenter comme contradictoires. Ainsi, le fait de stigmatiser une femme dite masculine intègre le sexisme ordinaire des hommes envers les femmes, qu'elles soient ou non masculines. Mais on rencontre également des hommes qui apprécient les qualités extraordinairement féminines d'une femme : sa beauté, sa sensibilité, ses capacités à séduire et à plaire. Et pourtant ce même homme va haïr un homme qui montre les mêmes signes. Sexisme et homophobie érigent des frontières distinctes et étanches entre les genres. Sexisme et homophobie organisent la discrimination envers les personnes, hommes ou femmes, qui ne se conforment pas aux images stéréotypées des genres. Sexisme et homophobie sont des "essentialismes".

Homophobie des hommes et homophobie des femmes

---

[4] L'utilisation en langue française d'un seul terme -le sexe- pour parler tout à la fois du sexe biologique et du sexe social ne fait qu'accroître les confusions. La notion américaine de gender, qui peut se traduire par "genre social" ou "sexe social" est plus précise.

Puisque l'on prête des qualités naturelles différentes à chaque sexe (genre), et que l'appartenance à un groupe de sexe détermine des attributions et des privilèges sociaux différents, l'homophobie prend donc des formes différentes chez les hommes et chez les femmes. Dans nos sociétés où les hommes, tant collectivement qu'individuellement, dominent les femmes, le sexisme organise la domination des femmes et l'homophobie vient sceller la cohésion entre dominants. Sexisme et homophobie nous disent : "tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes puisque les différences sont naturelles". Sexisme et homophobie structurent la peur de quitter les attributions de son groupe de genre. Je vais tenter de le démontrer, du moins pour les hommes.

L'homophobie : une peur ? Ou une discrimination ?

Pour les scientifiques, l'homophobie est un concept gênant. Utilisée de plus en plus dans la presse militante, l'homophobie paraît pouvoir se passer de définitions. Tout le monde saurait semble-t-il à quoi réfère le terme. Et pourtant !

Dans notre étude, nous avons défini l'homophobie comme **la peur de l'autre en soi.** La formule est élégante et assez agréable à l'oreille. Dans le prêt-à-porter des communications modernes, elle passe bien. La preuve : nous en avons fait le titre de l'ouvrage[5]. Et pourtant, elle est fausse, du moins en partie.

Comprendre l'homophobie nécessite de dépasser la simple analyse sémantique du terme. La phobie, en grec ancien, est la peur, le dégoût, la répulsion. L'homophobie moderne va bien plus loin. Dans la vie actuelle nous avons tous et toutes différentes peurs : peur du vide, peur de la solitude, peur des araignées, peur de l'étranger… Certaines peurs organisent la haine. Pensons aux propos que tiennent certains personnages politiques sur les étrangers et les immigrés en France et en Europe. Mais, peurs et haines provoquent évitements, fuites, désirs de se cacher, volonté de ne pas être confronté-e-s directement à la cause de nos peurs.

L'homophobie, comme le racisme, ne se limitent pas à cela. L'homophobie n'est pas un sentiment, mais une attitude. L'homophobie est un acte de pouvoir ; elle utilise le social, les rapports sociaux entre les personnes pour provoquer et justifier une **discrimination** active ou passive de l'autre que l'on rejette. Pour reprendre les exemples de peurs cités plus haut, face à l'araignée, on peut fuir et crier au secours. On peut aussi, comme le fait mon fils, l'approcher et l'écraser. C'est-à-dire utiliser nos sentiments de supériorité pour détruire l'autre. De même face aux immigrés et aux étrangers, la peur de l'inconnu peut provoquer la rencontre. Essayer de comprendre l'autre, comprendre la part de moi qui se sent agressée par l'autre alors que cet autre n'en est pas responsable. On peut aussi, en tous cas certain-e-s le font, se réfugier dans des citadelles protégées. Eviter certains quartiers populaires, fuir les contacts ou la vue des étrangers. Et, dernière possibilité, la peur de l'étranger peut provoquer le rejet violent : l'insulte, l'agression, la ratonnade… Ces trois attitudes sont produites par le même sentiment : la peur de l'autre. Mais, on ne peut pas les amalgamer. Dans les deux premiers cas l'individu assume seul sa peur, dans le troisième cas, il utilise ou il tente d'utiliser le racisme, les armes de la domination pour conjurer sa peur.

On pourrait alors, comme le fait Michaël Borrow dans ce même livre dire que l'homophobie n'est pas un concept scientifique. Il a en partie raison, mais en partie seulement. L'homophobie est un terme largement utilisé car il correspond à une réalité sociale. Sans prendre le temps de le définir, les auteur-e-s qui s'expriment sur ce thème nous en décrivent des segments, notamment les exclusions et les agressions que subissent certaines personnes accusées d'être homosexuelles. Le travail de l'anthropologue est alors d'en comprendre et d'en expliciter le sens.

---

[5] On ne peut que remercier Michel Dorais de nous avoir proposé cette formulation.

L'homophobie est le produit de la peur de l'autre en soi ; c'est la réaction agressive de rejet qu'entraîne cette peur. Loin d'être une conduite d'évitement, de fuite, l'homophobie est agression, stigmatisation et discrimination. L'homophobie est une forme de domination.

Et nous allons le voir au cours du voyage que je vous propose au pays de l'homophobie, l'Autre peut être multiple, revêtir les habits du masculin et/ou du féminin.
On peut être homme et discriminer, stigmatiser, les hommes qui donnent à voir des attitudes ou des pensées que l'on attribue généralement aux femmes ; en tous cas les hommes qui s'écartent des chemins de la virilité traditionnelle dite normale et naturelle. C'est à cette réalité là que nous nous consacrerons principalement ici. Mais on peut aussi être homme et homophobe avec les femmes qui donnent à voir des caractéristiques dites masculines, notamment dans le paraître ou le rapport au pouvoir. De la même façon, les femmes peuvent reprendre à leur propre compte les diatribes homophobes envers les hommes qui expriment une virilité non conventionnelle, souvent assimilée à une non-virilité ; ou bien être homophobes envers des femmes dites masculines. En fait, l'Autre c'est toute personne "autre que soi" dans le sens de différente de soi. Toute personne qui se distingue de soi dans sa manière d'être sexuée -tout individu dans lequel je ne reconnais pas ma sexualité, mon genre, ou mon genre de sexualité, mon orientation sexuelle-.
En conséquence quand l'Autre transgresse les frontières de genre, qu'il/elle donne à voir ou à entendre des qualités (ou des défauts) que l'on considère comme appartenant à l'autre genre, surgit l'homophobie.

L'homophobie au masculin

Notre hypothèse : **l'homophobie est une réaction provoquée par la peur de l'autre en soi**. L'homophobie au masculin est une attitude suscitée par la peur (hantise) qu'ont les hommes de retrouver en eux tout ce qui peut ressembler à l'autre, c'est-à-dire les femmes. De là la définition suivante : l'homophobie au masculin est *la stigmatisation par désignation, relégation ou violence, des rapports sensibles -sexuels ou non- entre hommes, particulièrement quand ces hommes sont désignés comme homosexuels, ou quand ils s'en réclament. L'homophobie au masculin c'est aussi la stigmatisation et/ou la négation des rapports entre femmes qui ne correspondent pas à la féminité dite traditionnelle.*

J'aimerais montrer comment, contrairement aux définitions de sens commun, l'homophobie n'est pas limitée à une attitude restrictive face aux orientations sexuelles, mais s'intègre à la construction de nos catégories de pensée concernant les genres, les rapports intergenre (entre hommes et femmes, ou entre femmes et hommes) et intragenre (entre hommes ou entre femmes).
Dans ce sens, ce que nous avons l'habitude de définir comme homophobie, le rejet des homosexuel-le-s et/ou de l'homosexualité, que l'on peut qualifier d'homophobie de sens commun, sera appelée "homophobie particulière". L'homophobie particulière repérée et dénoncée par les mouvements gais, est une forme réduite et restrictive d'homophobie, une synecdoque. Et l'objet de ce texte, et plus globalement de ce livre, est d'avancer dans la définition de cet objet aux contours mouvants.
Pour comprendre l'homophobie au masculin, il nous faut faire un long détour du côté des hommes et du masculin, à savoir le genre assigné aux hommes.

Un masculin paradoxal

Comment se manifeste l'homophobie chez les hommes ? Quels sens prend-elle ? Comment s'ancre-t-elle dans l'imaginaire masculin ? En d'autres termes : pourquoi et comment les hommes sont-ils homophobes ? Pour répondre à ces questions précises, il nous faut décrire comment on éduque les hommes. Quelles valeurs on leur inculque.

Le genre masculin est aujourd'hui "construit" de manière paradoxale. Tout se passe comme si les messages éducationnels disaient à chaque mâle, et de manière contradictoire : *tu dois être comme ceci* **et en même temps** *tu ne dois pas être comme ceci, sinon….* Prenons un exemple. On dit aux hommes : *"tu dois être le maître chez toi" "tu dois porter la culotte",* autrement dit *tu dois être* L'homme **et en même temps** "*Tu ne dois pas frapper une femme, même avec une rose.".* Le produit direct de cette double contrainte ? La violence masculine domestique et le silence/honte/culpabilité des hommes (violents) incapables de diriger la relation sans se sentir *obligés* d'utiliser des violences physiques.

Mais, on aurait tort de limiter l'analyse de ces messages aux seules modalités qui organisent l'oppression et la domination des femmes par les hommes. Les injonctions paradoxales, c'est ainsi que l'on appelle ce système de doubles messages contradictoires, concernent l'ensemble de l'univers masculin.
Autre exemple : on trouve aussi *"homme, tu dois savoir boire de l'alcool "* et en même temps *tu ne dois pas conduire en état d'ivresse…* Ainsi au Québec, toutes les rues sont fleuries de pancartes dénonçant "L'alcool au volant, c'est criminel !". J'aimerais bien qu'on m'explique un jour comment on peut tout à la fois, prendre sa voiture pour rejoindre un bar situé à l'extérieur de la ville, boire par plaisir et/ou pour montrer sa virilité, et en même temps, ne pas être égayé par l'alcool. D'ailleurs la problématique routière regorge de telles contradictions.
Ainsi dans la publicité française on trouve souvent des messages qui disent : -*Homme, tu dois monter ta force virile au volant !* Vitesse et puissance de la voiture en sont les signes extérieurs. Et en même temps, *homme tu dois respecter les limitations de vitesse !* Comment voulez-vous qu'un homme, inondé de messages éducationnels qui assimilent vitesse-puissance-virilité et conquêtes (ou possessions) de femmes, s'y retrouve ? Les sociétés viriarcales[6] participent de ce paradoxe. Il n'y a qu'à voir le nombre de voitures pouvant dépasser la vitesse limitée (toutes routes confondues) qui sont mises en vente sur le marché, et ce, tout à fait légalement.

Et on pourrait multiplier les exemples d'injonctions paradoxales :
- *"Homme, tu sauras draguer les femmes, être celui qui est actif, qui décide, qui propose !"*
Et en même temps : *"Homme, tu respecteras les femmes, futures mères de tes enfants !"*
- *"Homme, tu ne montreras pas tes faiblesses, tu ne pleureras pas, tu seras dur avec toi-même, tes proches et tes ennemis !"* et *"Homme, tu seras tendre avec les femmes et les enfants ! "*

Certains de ces paradoxes ne sont pas nouveaux, certaines contradictions sont là depuis très longtemps. Ces injonctions sont traditionnelles du masculin. D'autres apparaissent depuis peu. Les injonctions paradoxales constitutives du masculin reflètent, comme bon nombre de messages éducationnels, les contradictions inhérentes aux systèmes sociaux. Elles traduisent à leur manière les luttes sociales qui se mènent entre hommes, et entre hommes et femmes, les transformations des rapports sociaux que génèrent les luttes entre genre masculin et féminin, en tant que genres différenciés et hiérarchisés.
[7]

---

[6] Le viriarcat se définit pour Nicole Claude Mathieu (1985) comme le pouvoir des hommes qu'ils soient pères ou non, que les sociétés soient patrilinéaires, patrilocales ou non.
[7] Defert Daniel, *Gai Pied Hebdo*, 24/11/90

Sinon…
Nous n'avons jusqu'ici examiné que les deux premiers termes de cette figure rhétorique qu'est l'injonction paradoxale. J'ai indiqué que la suite logique se trouve toute résumée par la conjonction "sinon".

Sinon montre la double nature répressive des messages éducationnels transmis aux hommes. D'une part, la première proposition de l'"être homme" sous entend implicitement le fait de bénéficier de l'ensemble des privilèges accordés socialement aux êtres définis comme masculins, et d'autre part, *sinon* soulève la menace. Privilèges/menaces et injonctions paradoxales sont intimement mêlé-e-s et enchevêtré-e-s.
Dans de nombreux cas, "l'honneur", la "virilité" sont les bénéfices symboliques de cette double injonction. Dans la publicité, dans les conseils aux hommes, dans les proverbes, c'est-à-dire dans les différentes épitaphes qui paraphent la construction de l'identité masculine, honneur et virilité sont associé-e-s à pouvoir, femmes dépendantes et soumises, honneurs (au pluriel). Leur pendant négatif est la honte, le "déshonneur". On a souvent sous-estimé les effets que peuvent produire honneur/honte ou, honneur/déshonneur sur les hommes. La remise en cause de la virilité ou de l'honneur des hommes, représente souvent une véritable dégradation[8]. Un peu comme dans l'armée, masculinité et virilité sont souvent évocateurs de grades successifs. Quant au terme "viril", sa contrepartie négative, son antonyme social s'apparente au fait d'être assimilé à une femme.

En d'autres termes, même si certaines injonctions paradoxales semblent simplement référer au fait que l'homme, le *vrai* homme doit être différent des femmes (donc ne pas pleurer, donc se battre…), l'ensemble de ces injonctions, de manière implicite, se situent dans une problématique de distinction hiérarchisée. **Etre homme** -nous le verrons de suite- **c'est être supérieur aux femmes ou à leurs équivalents symboliques, c'est-à-dire les hommes qui ne parviennent pas à prouver qu'ils en sont vraiment**.

Car selon la formulation de l'injonction, les deux termes ne sont nullement équivalents. Le premier terme qui spécifie l'appartenance de genre, l'"être homme", l'emporte toujours sur le second. Le premier terme connote la "nature" profonde que les hommes sont censés intégrer, ou mimétiser. Quant au second terme de l'injonction, en contradiction apparente avec le premier, il représente un ensemble de dispositifs sociaux qui transmettent une autre image du masculin. Sa fonction principale consiste bien souvent à venir minimiser les effets du premier.

La maison-des-hommes
Intéressons-nous maintenant aux lieux et places où sont éduqués les hommes en tant que tels ; les lieux et places où sont distillées les injonctions paradoxales menant entre autre à l'homophobie. Dans ce système de codes masculins, facilement repérables dans les proverbes, les incitations, les récits, les légendes, les mythes…, la construction du masculin, l'éducation des hommes, semble se faire dans une maison-des-hommes imaginaire. Bien sûr, le mode de vie actuel fait place de plus en plus à la mixité[9],

---

[8] Sur la notion d'honneur, voir aussi les écrits sur "la maison kabyle" de Bourdieu (1980, 1990).
Sur la notion de dégradation on peut consulter Garfinkel : 1956, 1986.
[9] D'une manière générale, la mémoire collective tend à occulter les dimensions historiques des transformations sans précédents que nous vivons dans nos relations hommes/femmes. N'oublions pas, qu'en France et au Québec, l'éducation scolaire mixte

garçons et filles étudient ensemble, ils et elles jouent et rient ensemble dans les cours d'écoles[10]. En tous cas, et là réside peut-être l'innovation, personne ne questionne plus, semble-t-il la capacité des êtres féminins à penser par elles-mêmes.
Pourtant, lors de la séparation avec le monde des femmes, au cours des premières expériences où les hommes se confrontent à la structuration de leur virilité, tout semble se passer comme dans un monde unisexué. Je m'explique.

Quand les enfants-mâles quittent le monde des femmes[11], qu'ils commencent à se regrouper avec d'autres garçons de leur âge, on voit apparaître une phase d'homosocialité[12] où émergent de fortes tendances et/ou de grandes pressions pour y vivre des moments d'homosexualité. Compétitions de zizis, marathons de branlettes (masturbation), jouer à qui *pisse* (urine) le plus loin dans certains cas, excitations sexuelles collectives à partir de pornographie feuilletée en groupe, voire même maintenant devant des strip-poker-vidéos où l'enjeu consiste à déshabiller les femmes… A l'abri du regard des femmes et des hommes des autres générations, les petits hommes s'initient entre eux aux jeux de l'érotisme. Ils utilisent pour ce faire, les stratagèmes, les questions (la taille du sexe, les capacités sexuelles) légués par les générations précédentes. Ils apprennent et reproduisent alors les mêmes modèles sexuels quant à l'approche et à l'expression du désir.

Dans cette maison-des-hommes, à chaque âge de la vie, à chaque étape de la construction du masculin, est affecté une pièce, une chambre, un café ou un stade. Bref, un lieu propre où l'homosocialité peut se vivre et s'expérimenter dans le groupe de pairs. Dans ces groupes, les plus vieux, ceux qui sont déjà initiés par les aînés, montrent, corrigent et modélisent les accédants à la virilité. Une fois quitté la première pièce, chaque homme devient tout à la fois initiateur *et* initié.

Sur ce thème, Godelier, l'anthropologue, a étudié les Baruyas en Nouvelle Guinée (Godelier, 1982). Chez eux "le sperme est la vie, la force, la nourriture qui donne la force à la vie". Il montre comment, dans le secret de la maison des hommes[13], les jeunes hommes non encore mariés d'une part et les initiés d'autre part se transmettent par une ingestion buccale de sperme (fellation) les rudiments de la domination des femmes.

---

date des années 1970 seulement. Autrement dit, les hommes et les femmes de plus de 25 ans n'ont pas été élevé-e-s pour la plupart dans la mixité .
Encore faut-il relativiser cette mixité. Elle n'intervient vraiment actuellement que dans l'éducation scolaire académique. Les équipes de sport, l'armée [en Europe], certains secteurs d'emploi… sont encore essentiellement monosexué-e-s.
J'ai toujours été surpris du fait que certains thèmes de la modernité actuelle -qualifiée par certain-e-s auteur-e-s de post-modernité- comme les violences faites aux femmes, les discriminations sexistes, l'homophobie… ne peuvent vraiment être abordés qu'à partir du moment où ces générations, élevées de manière mixte, entrent à l'Université.

[10] Si l'on en croit certain-e-s- auteur-e-s (Maccoby, 1990, Baudoux, Zaidman (eds) 1992), il faut toutefois encore relativiser cette mixité, notamment -mais pas uniquement- sur les jeux dans les cours d'école.

[11] Les exemples où le père assume seul la prise en charge de l'enfant sont encore largement minoritaires et sont évoqués plus loin.

[12] Que l'on peut définir comme les relations sociales entre les personnes de même genre, à savoir les relations entre hommes ou les relations entre femmes. On lira à ce propos Hekma (1988) et les actes du colloque "Among men, among women. Historical and sociological recognition of homosocial arangements" (Amsterdam, 1983).

[13] Chez les Baruyas, la maison des hommes est matérialisée et localisée spécifiquement.

Toute violation de ce secret est punie très sévèrement et ceux qui résistent à l'initiation y sont contraints par la force, dit le chercheur [14].

Apprendre à souffrir pour être un homme. A accepter la loi des plus grands

Je me suis souvent demandé le sens que prennent dans nos sociétés dites évoluées, les apprentissages du sport pour les hommes. Lors de la présentation publique à Lyon du numéro spécial du BIEF, une revue féministe que nous avions consacrée aux hommes et au masculin (Welzer-Lang D., Filiod J.P., 1992a), une longue discussion a vu les hommes présents expliciter, avec fortes émotions, les premiers apprentissages du football[15]. Les hommes décrivaient avec force détails les premiers échanges de balles (de football) qui rassemblent dans un quartier résidentiel ou dans l'espace public, quelques enfants-mâles du même âge.

Certains de ces hommes sont revenus par la suite sur cette discussion lors de conversations privées. *"Ça a été un déclic,* dira l'un d'eux, *une période que j'avais complètement oubliée*. Quant aux femmes, par la suite, beaucoup d'amies m'ont demandé l'intérêt de cette discussion qu'elles assimilaient à de l'exhibitionnisme sans en comprendre d'autres sens. Et pourtant…

Apprendre à être avec des hommes, ou ici dans les premiers apprentissages sportifs à l'entrée de la maison-des-hommes, à être avec des postulants au statut d'homme, *contraint* le garçon à accepter la loi des plus grands, des anciens. Ceux qui lui apprennent et lui enseignent les règles et le savoir-faire, le savoir-être homme. La manière dont certains hommes se rappellent cette époque et l'émotion qui transparaît alors, semblent indiquer que ces périodes constituent une forme de rite de passage.

On pourra toujours objecter que dans ce type de groupes d'hommes, la différence d'âge est ténue. Eh bien justement, quand il n'existe pas encore de différentiation sociale[16] ou de hiérarchie de savoirs et d'appartenance sociale, plus exactement quand ces différences ne sont pas encore discriminantes, p'tit homme apprend à respecter une hiérarchie -entre hommes- où la moindre différence d'âge est tout de même opérante.

Apprendre à jouer au hockey, au football, au base-ball, c'est d'abord une façon de dire : je veux être comme les autres gars. Je veux être un homme et donc je veux me distinguer de son opposé (être une femme). Je veux me dissocier du monde des femmes et des enfants[17].

---

[14] "Le second secret, plus sacré encore puisque celui-là aucune femme ne doit le connaître, c'est que le sperme donne aux hommes le pouvoir de faire re-naître les garçons hors du ventre de leur mère, hors du monde féminin, dans le monde des hommes et par eux seuls. Ce secret le plus sacré, c'est que les jeunes initiés, dès qu'ils pénètrent dans la maison des hommes, sont nourris du sperme de leurs aînés, et que cette ingestion est répétée pendant de nombreuses années dans le but de les faire croître plus grands et plus forts que les femmes, supérieurs à elles, aptes à les dominer, à les diriger" (pp 91-92).

On trouvera d'autres exemples ethnographiques dans l'important travail de Churchill (1967). Signalons que les premières observations d'ethnologues sur ce thème datent de 1906 (Westermarck, 1906).

[15] Equivallent du soccer au Québec. Là-bas, le hockey joue certes le même rôle.

[16] Souvent dans un "quartier" les appartenances sociales des jeunes sont assez homogènes.

[17] Dans certains groupes masculins, autour d'un ballon ou d'une palette, apparaissent aujourd'hui quelques femmes. Pour avoir observé ces filles que leurs parents qualifiaient de "garçons manqués", tout semble suggérer qu'elles aussi, pour l'instant, veuillent accéder au statut de gars, de mec… Il faut espérer que les années qui viennent nous

C'est aussi apprendre à respecter les codes, les rites qui deviennent alors des opérateurs hiérarchiques. Intégrer codes et rites, en sport on dit les règles, oblige à intégrer corporellement (incorporer) les non-dits. Un de ces non-dits, que relatent quelques années plus tard les garçons devenus hommes, est que l'apprentissage doit se faire dans la *souffrance*. Souffrances psychiques de ne pas arriver à jouer *aussi bien* que les autres. Souffrances des corps qui doivent se blinder pour pouvoir jouer correctement. Les pieds, les mains, les muscles… se forment, se modèlent, se rigidifient par une espèce de jeu sado-maso avec la douleur. P'tit homme doit apprendre à accepter la souffrance -sans mots dire et sans "maudire"- pour intégrer le cercle restreint des hommes. Dans ces groupes monosexués s'incorporent les gestes, les attitudes, les réactions masculines, tout le capital de mouvements et de gestes qui serviront à être un homme.
On a beaucoup parlé -en France comme dans les autres pays où la conscription est obligatoire- de l'armée. Il est souvent dit que le service militaire, rite de passage entre l'adolescence et l'âge adulte, correspond en quelque sorte à une école masculine de la guerre, un apprentissage de la lutte pour être le meilleur, et en même temps, une espèce d'antichambre du sexisme[18], de l'alcoolisme…et de l'homophobie. Malheureusement une telle hypothèse ne perd rien de son actualité, du moins en France[19]. A moins que l'armée ne soit qu'un facteur complémentaire, une suite logique dans le continuum de l'éducation des hommes. Une forme plus visible, simplement.

Dans les tous premiers groupes de garçons, on "entre" en lutte dite amicale (pas si amicale que cela si l'on en croit le taux de pleurs, de déceptions, de chagrins enfouis que l'on y associe) pour être au même niveau que les autres, puis pour être le meilleur. Pour gagner le droit d'être avec les hommes ou d'être comme les autres hommes. Pour les hommes, comme pour les femmes, l'éducation se fait par mimétisme,. Or le mimétisme des hommes est un mimétisme de violences. De violence d'abord envers soi, contre soi. La guerre qu'apprennent les hommes dans leurs corps est d'abord une guerre avec soi-même. Puis, dans une seconde étape, c'est une guerre avec les autres.

On peut toujours tenter d'aller observer *in situ* ces moments ou ces tranches d'éducation masculine, j'en ai eu l'intention, mais ces formes d'homosocialités se vivent souvent à l'abri du regard des autres. Les autres, qu'ils/elles soient des filles ou des garçons, extérieur-e-s "au milieu" sont exclu-e-s. Timidité, honte, tout ça dessine les murs de cette

---

renseigneront sur les effets d'une réelle mixité de ces apprentissages dans l'évolution de l'homophobie et du statut de la virilité.
Nous aborderons plus loin les changements. Parmi eux, la mobilité entre les positions (les places) sociales assignées aux hommes et aux femmes, les déplacements de genre [au sens où une femme ou un homme opte, volontairement ou pas, pour des activités ludiques, sportives, familiales ou professionnelles en général dévolues à l'autre genre]. Ces déplacements ne sont pas -et de loin- des garanties pour des attitudes non-sexistes ou non-homophobes. Souvent très médiatisées, ces nouvelles peaux qu'endossent hommes ou femmes nous montrent cependant comment les cases de l'échiquier sexué, les places réservées par l'éducation aux garçons et aux filles ne sont ni naturelles, ni en rien exhaustives des capacités physiologiques des un-e-s et des autres.

[18] Lire à ce propos le stimulant article d'Anne Marie Devreux (1992) où elle montre comment le travail domestique, appelé "corvées" à l'armée, représente tout à la fois la composante la plus importante du temps passé sous les drapeaux, une activité punitive, une forme de hiérarchie sociale et dans tous les cas une dévalorisation de l'activité menée dans la plupart des maisons par les femmes.

[19] J'ose espérer qu'un jour, les démarches que nous avons initiées auprès du Ministre des Armées avec Eva Thomas, écrivaine et fondatrice de l'association SOS Inceste, soient un jour couronnées de succès. Nous militons pour que l'armée française apprenne aux jeunes recrues le respect de l'intégrité humaine, participe pour sa part à l'éducation civique et à notre lutte commune contre le viol, les violences et l'inceste.

mini-maison-des-hommes. Ce lieu privilégié où chaque groupe d'hommes va reprendre à son compte les règles d'initiation à l'homosocialité.

Articulant plaisirs, plaisirs d'être entre hommes (ou hommes en devenir), plaisirs de pouvoir légitimement faire "comme les autres hommes" (mimétisme) et douleurs du corps qui se modélisent, chaque homme va, individuellement et collectivement, faire son initiation. Par cette initiation s'apprend la sexualité. Le message dominant : être homme, c'est être différent de l'autre, différent d'une femme.

Mais que se passe-t-il dans "la première pièce" de la maison-des-hommes, dans ce vestibule de la "cage à virilité" ?

L'antichambre de la maison-des-hommes fonctionne, semble-t-il, comme un lieu de passage obligé qui est fortement fréquenté. Un couloir où circulent tout à la fois de jeunes recrues de la masculinité (les petits hommes qui viennent juste de quitter les jupons de leurs mères[20]), à côté d'autres p'tits hommes fraîchement initiés qui viennent - ainsi en convient la coutume de cette maison- transmettre une partie de leur savoirs et de leurs gestes.

Mais l'antichambre de la maison-des-hommes est aussi un lieu, un sas fréquenté périodiquement par des hommes plus âgés. Des hommes qui font tout à la fois figures de grands frères, de modèle masculin à conquérir par p'tit homme, des agents chargés de contrôler la transmission des valeurs. Certains s'appellent pédagogues, d'autres moniteurs de sports, ou encore prêtres, responsables scouts… Certains sont présents physiquement. D'autres agissent par le biais de leurs messages sonores, de leurs images qui se manifestent dans le lieu. Ceux-là sont dénommés artistes, chanteurs, poètes. En fait, parler de "la première pièce" de la maison-des-hommes constitue une forme d'abus de langage. Il faudrait dire : **les** premières pièces, tant est changeante la géographie des maisons des hommes. A chaque culture ou chaque micro-culture, parfois à chaque ville

---

[20] Dans certains cas, il s'agit des pantalons de leurs pères. Quand le père célibataire (dans une famille monoparentale) s'occupe des premiers pas de l'enfant, le prend en charge, le change, lui ouvre les yeux sur le monde, il joue symboliquement le rôle de mère et de père. Plusieurs témoignages concordent pour décrire un petit enfant mâle rentrer de l'école maternelle et appeler son père "maman". La socialisation, les apprentissages, l'acquisition des capitaux symboliques échappe, pour une partie à déterminer, à l'éducation parentale. Quand l'éducation présente des signes d'atypisme, d'exception par rapport aux modèles habituels, d'autres mécanismes agissent pour conforter les enfants dans les positions et les fonctions dites normales que doivent assumer père et mère, biologiques ou non.

Dans l'éducation, père et mère ne sont que des positions toutes symboliques qui n'ont qu'un rapport statistique avec la nature. Statistiquement, conformément aux schèmes sociaux, ce sont encore les femmes qui, après l'accouchement, et dans le respect des rapports de domination, sont assignées à un rôle de mère. En fait scientifiquement, rien ne prouve qu'elles soient, biologiquement, plus aptes à assumer cette fonction. N.C. Mathieu (1985) fait très justement remarquer que le mélange actuel des fonctions et des rôles i.e. s'occuper des enfants, faire à manger, prendre en charge le mari (l'époux), effectuer les travaux domestiques…, bref assumer seule l'ensemble de la *charge mentale* (Haicault, 1984) du foyer, est souvent, d'un simple point de vue sécuritaire, un non sens. Pensons à la mère (il s'agit bien ici de la mère, peut-être de l'épouse mais non de la femme) qui, tout à la fois, porte un petit enfant sur elle et fait à manger, ou celle qui avec des enfants dans son très proche voisinage, manipule des produits toxiques. Un seul mouvement imprévu de l'enfant, une simple erreur de manipulation et l'enfant comme la mère peuvent se brûler ou se blesser pour la vie. Un non-sens, quoi. Dans une société qui ne serait plus obnubilée par la défense de la virilité, par la domestication des femmes et la nurturance féminine, ne serait-il pas plus logique de garder les enfants loin personnes qui manipulent l'huile bouillante, les acides, les feux…?

ou village, à chaque classe sociale, correspond une forme de maison-des-hommes. Le thème de l'initiation des hommes se conjugue de manière extrêmement variable. Le concept est constant mais les formes labiles.

Le masculin est tout à la fois soumission au modèle et privilèges du modèle. Certains aînés profitent de la crédulité des nouvelles recrues, et cette première pièce de la maison est vécue par de nombreux garçons comme l'antichambre de l'abus. Et cela dans une proportion qui, à première vue, peut surprendre[21]. Non seulement, je l'ai dit, p'tit homme commence à découvrir que pour être viril, il faut souffrir, mais dans cette pièce (ou dans les autres, il ne s'agit ici que d'une métaphore), le jeune garçon est quelquefois initié sexuellement par un grand. Initié sexuellement, cela peut aussi vouloir dire violé. Etre obligé -sous la contrainte ou la menace- de caresser, de sucer ou être pénétré de manière anale par un sexe ou un objet quelconque. Masturber l'autre. Se faire caresser… On comprend que les hommes à qui une telle initiation est imposée en gardent souvent des marques indélébiles.

Tout semble indiquer dans les interviews réalisées dans l'étude sur l'homophobie ou auparavant (Welzer-Lang, 1988) que beaucoup d'hommes qui ont été appropriés par un autre homme plus âgé n'ont de cesse que de reproduire cette forme particulière d'abus. Comme s'ils se répétaient : "Puisque j'y suis passé, qu'il y passe lui aussi". Et l'abus revêt alors une forme d'exorcisme, une conjuration du malheur vécu antérieurement. Puis, au fil des ans, quand le souvenir de la douleur et de la honte s'estompe enfin quelque peu, l'abus initial fonctionnerait comme élément de compensation, un peu comme l'ouverture imposée d'un compte bancaire ; les autres abus perpétrés représentant les intérêts que vient réclamer l'ex-homme abusé. Cela vaut tant pour les abus réalisés à l'encontre des hommes que dans d'autres lieux à l'encontre des femmes.

---

[21] Au Québec, en 1984, un comité sur les infractions sexuelles à l'égard des enfants et des jeunes signalait qu'à côté du nombre extrêmement limité de plaintes pour viols d'hommes, une étude canadienne montrait qu'une femme sur 2 et un homme sur 3 reconnaissent avoir été victimes d'actes sexuels non désirés. (42,1 % des personnes au Canada et 40,2 au Québec). La plupart des personnes ont été agressées pendant leur enfance ou leur adolescence (Badgley 1984).
En France, une étude représentative des 18-60 ans, effectuée dans la région Rhône-Alpes en 1986, réalisée par l'institut de sondage B.V.A, indique que 6,2 % des personnes interrogées déclarent avoir été victimes d'abus sexuels avant l'âge de 18 ans (deux femmes pour un homme) ; 50 % des abus ont été commis sur des personnes non-pubères ; l'agresseur était un familier de l'enfant dans 2/3 des cas [Ministère de la Solidarité, de la Santé et de la Protection Sociale, Secrétariat d'Etat à la Famille, *Dossier les abus sexuels à l'égard des enfants*, réalisé pour la deuxième journée nationale du 19 septembre 1989].
Quant à la dernière étude publiée en France (Spira et alii 93), malgré les qualités incontestables du rapport, il paraît difficile d'extrapoler le nombre d'abus commis sur les hommes mineurs [ou sur les femmes mineures], au vu même du libellé de la question. Celle-ci était formulée ainsi : "[Avez-vous vous-même déjà subi] des rapports sexuels imposés par la contrainte ? ". La plupart des abus d'hommes dont j'ai eu personnellement connaissance, n'ont jamais été définis par les victimes comme des "rapports sexuels". Dans la plupart des cas, l'abus n'avait pas donné lieu à pénétration anale (sodomie), ou bien, les hommes victimes ne qualifiaient pas ces actes de rapports sexuels, mais parlaient plutôt de douleurs, d'humiliations, d'horreurs. Beaucoup d'entre eux étaient incapables de se souvenir des formes exactes que revêtaient l'abus. Par contre, ce que fait très justement remarquer le sociologue Michel Bozon (Spira et alii : 219), de nombreux hommes déclarent que c'est ainsi qu'ils ont découvert leur homosexualité. Notamment chez ceux, peu nombreux, qui peuvent mettre des mots sur l'abus.

D'autres se blindent. Ils intègrent une fois pour toutes[22] que la compétition entre hommes est une jungle dangereuse où il faut savoir se cacher, se débattre et où *in fine* la meilleure défense est l'attaque.

J'ai parlé d'abus sexuels[23]. Ils sont bien réels et en nombre très important. Les recherches futures nous en révéleront les formes, la fréquence et les effets à courts, moyens et longs termes[24]. Avouons pour l'instant notre partielle incurie sur ce thème. D'autres formes d'abus sont quotidiennes, complémentaires ou parallèles par rapport aux abus sexuels. Elles en constituent d'ailleurs souvent les prémices. Des abus individuels, mais aussi des abus collectifs. Qu'on pense aux différents coups : les coups de poing, les coups de pieds, les "poussades". Les pseudo-bagarres où, dans les faits, le plus grand montre une nouvelle fois sa supériorité physique pour imposer ses désirs. Les insultes, le vol, le racket, la raillerie, la moquerie, le contrôle, la pression psychologique pour que p'tit homme obéisse et cède aux injonctions et aux désirs des autres, … Il y a donc un ensemble multiforme d'abus de confiance violents, d'appropriation du territoire personnel, de stigmatisation de tout écart au modèle masculin dit convenable. Toutes formes de violences et d'abus, que chaque homme va connaître, tant comme agresseur que comme victime. Petit, faible, le jeune garçon est une victime désignée. Protégé par ses collègues, il peut maintenant faire subir aux autres ce qu'il a encore peur de subir lui-même. *Conjurer la peur en agressant l'autre*, voilà la maxime qui semble inscrite au fronton de toutes ces pièces.

Ne nous y trompons pas. Cette union qui fait la force, cet apprentissage du collectif, de la solidarité, de la fraternité -les hommes d'un même groupe peuvent être assimilés à des frères- ne revêt pas que des côtés négatifs. Nonobstant que la maison-des-hommes, la solidarité masculine intervient pour éviter la douleur d'être soi-même victime, cette maison est le lieu de transmission de valeurs qui, si elles n'étaient pas au service de la domination[25], sont des valeurs positives. Prendre du plaisir ensemble, ce que je

---

[22] Ou plus exactement, pour un temps plus ou moins long dépendant de la capacité à les écouter et à leur rendre justice. Tout homme abusé est culpabilisé et se responsabilise de ce qu'il a vécu. Il a été incapable de se défendre. Il a échoué face à la règle première des hommes qui commande de *ne pas se faire mettre*, ou *se faire avoir*. Outre les traumatismes physiques, la honte est grande d'avoir été piégé, d'avoir été pris "comme une femme".

[23] Il faudrait plus exactement parler d'abus *sexués*. C'est-à-dire d'abus qui réfèrent à la domination des sexes et à leurs constructions sociales. Pour les victimes de viols, l'agression est rarement sexuelle. Même si, je l'ai dit, j'ai entendu quelques hommes me dire que le premier abus vécu leur a révélé leur homosexualité, les mêmes sont unanimes à dire qu'ils auraient préféré être initiés autrement. Bien plus, à cause de l'abus, certains s'interdisent pendant un laps de temps plus ou moins long, d'accepter leurs désirs sexuels pour d'autres hommes.

[24] N'oublions pas que nos informations sur cette forme particulière d'abus sont relativement récentes. Les mécanismes destinés à garantir le secret sont très efficients. Quand en 1988, dans le livre *Le viol au masculin,* j'ai commencé à aborder le viol des hommes par des hommes, les réactions ont oscillé entre incrédulité et rejet agressif. Un responsable rectoral de l'Education nationale française est même allé jusqu'à interdire à ses services de collaborer avec un tel chercheur qui -manifestement- racontait n'importe quoi. A l'heure où j'écris cet article, l'interdiction tient toujours. Les hommes préfèrent rire et fantasmer avec une forme extrêmement minoritaire d'abus, le viol d'hommes par des femmes. La lecture des revues pornographiques destinées aux hommes hétérosexuels fournit certaines clefs pour en comprendre les raisons.

[25] On ne fait ici que redécouvrir une loi sociologique bien connue. Dans un système social structuré par la domination, l'ensemble des pratiques et des représentations, des valeurs

détaillerai plus loin, découvrir l'intérêt du collectif sur l'individuel, voilà bien des valeurs humanistes qui fondent la solidarité humaine.

A l'intérieur de la maison-des-hommes, et dans l'apprentissage de la masculinité, il ne semble pas exister de point neutre, de position de relâche. On est actif ou passif, agressé ou agresseur. C'est ainsi que p'tit homme apprend le rapport de force permanent. Quiconque oublie cette règle, devient victime désignée. Tout écart dû à la sensiblerie est perçu comme une survivance du monde de l'enfance, une réminiscence ou une (ré)apparition chez l'homme du monde des femmes. Tout écart de sensiblerie doit donc être combattu, voire puni. "Si tu veux être comme une femme, on va te traiter comme une femme !" semble dire les hommes entre eux.

Le féminin devient le pôle repoussoir central, l'ennemi intérieur à combattre.
Quels sont les effets d'une telle éducation ? Ils sont bien sûr multiples et variés. Deux conséquences peuvent apparaître comme majeures.
La peau de l'enfant doit se recouvrir d'un oxyde qui fasse frontière entre deux mondes : le monde intérieur : la pensée, les rêves, le jardin secret… et le monde extérieur, celui du social, des contacts quotidiens : les groupes de copains, l'école, la rue… Non pas que les hommes ne soient pas sensibles, émotifs, vulnérables, et ce pour l'ensemble de leur vie. Mais ils doivent "simplement" le cacher, le dissimuler sous une cuirasse de guerrier. Certains arrivent presque à oublier ces traits de personnalité, d'autres l'investissent dans la création. Mais la majorité des futurs accédants à la virilité transforment leurs besoins de contacts sensibles, leurs nécessaires contacts -y compris physiques -avec les hommes et par suite avec les femmes, en violences.
Car l'éducation masculine et les apprentissages de p'tit homme autorisent le toucher, même physique, entre hommes. Mais l'impérieuse nécessité de se distinguer des femmes transforme le besoin de contacts en contacts violents. Observez les matchs de hockey, de football, de rugby…, les hommes n'arrêtent pas de se toucher, que ce soit entre partenaires ou avec les membres de l'équipe *adverse* (on aurait envie d'écrire *ennemie*). Les caresses se sont transformées en coups.

Une autre conséquence pourtant importante est demeurée inexplorée. Il s'agit de cette capacité particulière qu'ont les hommes de mesurer *a priori* la dangerosité d'un individu. Que ce soit dans les groupes qu'ils fréquentent, dans la rue c'est-à-dire dans l'espace public ou dans les bars, au travail… P'tit homme devenu homme a acquis et inscrit dans son corps une méfiance généralisée. Il sait que toute personne étrangère ou inconnue, en particulier s'il s'agit d'un homme, peut se transformer en agresseur potentiel. Il observe alors les gestes, la démarche, la voix, l'habillement… l'ensemble de ces signes extérieurs qui sont facilement repérables. Lui -même doit montrer, et ceci sans cesse, qu'il est ou serait capable de se défendre. Tout homme sait bien que de laisser apparaître des signes de vulnérabilité constitue une situation à hauts risques.

J'en donnerai deux exemples. Le premier se passe dans un bar de mon quartier à Lyon. Un soir, alors qu'avec une amie de l'université nous étions sorti-e-s boire un verre, une bagarre éclate. Mais une drôle de bagarre. Un client manifestement un peu alcoolisé jetait ça et là invectives verbales, bouteilles, cendriers, le tout accompagné de grands cris. A un moment donné, dans un grand geste très lent, il prend un siège et le lance dans l'énorme miroir qui tapissait le fond du bar. Celui-ci se brisa alors dans un vacarme assourdissant. On imagine aisément les cris, la panique qui commence à s'emparer des personnes présentes dans ce bar. Mon amie est partie immédiatement se réfugier au 2ème étage, alors que je me suis approché de cet homme. Et je n'étais pas le seul homme à le regarder de près. Je n'avais pas peur. J'ai observé les visages des autres

---

et apprentissages de ces valeurs, reproduisent pour partie des formes inhérentes à la domination.

garçons qui entouraient l'intrus, beaucoup souriaient et paraissaient détendus. Les hommes présents n'avaient pas peur, car ils savaient que la situation ne comportait aucun danger. L'observation de la scène était claire : cette volonté -pareille à celle des films- de montrer sa capacité virile, de mettre le trouble n'était nullement dirigée contre les personnes présentes.
Tout se passe comme si l'un des effets immédiat de l'éducation masculine était de pouvoir mesurer les signes extérieurs du danger. Comme si notre "mémoire corporelle" pouvait, à la manière d'un ordinateur très rapide, décoder les gestes d'une tierce personne pour nous dire si oui ou non, nous pourrions être en danger. Les réactions de mon amie ? Ou celle des autres femmes parties se réfugier elles aussi loin du bar ? Comme femmes, elles ne disposaient pas des mêmes informations. Elles ne savaient pas mesurer le danger et interprétaient tout écart aux attitudes et apparences normales (Goffman, 1975)) comme une agression virtuelle. Bien plus, cette scène renforçait -selon elles- le message distribué aux femmes sur la dangerosité des hommes et leur besoin (sic) d'être protégées.
Pourtant cette mémoire corporelle, cette capacité masculine à mesurer le danger, ne sont pas inscrites dans nos gènes. Nous l'avons apprise. A notre corps défendant, il est vrai. Après des centaines d'agressions, de mini-conflits vécus dans la maison-des-hommes, le regard masculin se fait plus observateur et scrutateur. L'éducation à la violence crée des automatismes de défense.

On retrouve cette même attitude dans l'espace public. Les lecteurs/trices québécois-e-s auront peut-être du mal à comprendre. Je m'explique. En France la rue est dangereuse, pour les femmes et pour les hommes. L'alcool, la pauvreté, la virilité sont autant de prétextes pour que des hommes -jeunes et moins jeunes- tentent de se mesurer et de se confronter à leurs congénères. Sans qu'on cherche forcément à vous voler, dans certaines rues, à certaines heures, vous risquez de vous faire agresser. Et pas uniquement verbalement. L'éducation des hommes a fait en sorte qu'ils ont développé des stratégies de défense qui préparent à cette éventualité. S'il se trouve dans la rue le soir, chacun va observer les attitudes des personnes étrangères qu'il rencontre. Et s'il le faut, il va changer de trottoir.
Mais les femmes aussi, me direz-vous. Oui, sauf qu'on n'a pas appris aux femmes à relativiser le danger. Certaines, suite à des agressions, ont peur de tous les hommes qu'elles rencontrent, d'autres n'ont peur de personne. De nombreux témoignages semblent démontrer que certaines femmes ne sont méfiantes qu'après une première agression.
L'autre différence, et elle est de taille, tient à ceci : même si hommes et femmes ont peur des mêmes personnes, à savoir les hommes, les risques ne sont pas les mêmes dans une nette majorité des cas. Violences physiques pour les garçons, violences sexuées ou sexuelles pour les femmes.
De fait, comme dans les différentes pièces de la maison-des-hommes, tout garçon qui donne des signes extérieurs qui pourraient le faire assimiler à un homosexuel risque, comme une femme, de subir agressions physiques et sexuelles. En ce sens, en tous cas certains aimeraient nous l'imposer, la rue est un territoire masculin, une excroissance de la maison-des-hommes.

Puis vient la mise en couple…
A l'adolescence et après, les garçons ne quittent pas totalement la maison-des-hommes. L'entrée dans la vie amoureuse, les contacts avec les femmes, l'installation en conjugalité (la mise en couple avec une femme), toutes ces étapes ne sont pas dépourvues de contacts avec le monde mâle. Tout homme va généralement continuer à passer certaines "périodes" régulières à la maison-des-hommes, des stages de (re)sensibilisation aux comportements masculins. L'éducation masculine est ainsi sans cesse réactivée.

Les excroissances de la maison-des-hommes, on les retrouve dans les espaces de travail, dans les cafés, dans les stades, dans les clubs…. Bref, tous les endroits où les hommes s'attribuent -menaces à la clef- l'exclusivité d'un lieu ou d'un espace-temps. Maintenant certaines femmes osent y pénétrer. Certaines ont bravé les menaces de viol ou d'agression[26]. On reconnaît bien là aussi l'évolution des rapports sociaux de sexe, la remise en cause du masculin hégémonique et prévalent. Ce ne sont d'ailleurs pas ces femmes là qui sont les plus agressées. J'ai montré en effet, dans mes études sur les hommes violeurs qu'ils agressent prioritairement, non pas -comme nous dit le mythe- les "belles femmes qui poussent les hommes à assumer leurs pulsions irrépressibles", mais bel et bien des femmes que le violeur estime faibles et fragiles, des femmes qui sont en situation de vulnérabilité. On retrouve ici un autre effet de cette éducation de l'homme à repérer la fragilité des personnes, hommes et femmes, qu'il rencontre[27].

D'autres métastases de la maison-des-hommes ont été peu explorées. Certaines féministes ont, avec raison, dénoncé le sexisme des publicités et de certains messages médiatiques qui polluent notre esthétisme et notre environnement. Elles en ont décrit les contours : comment les femmes sont assimilées à des animaux. Comment elles deviennent des faire-valoir de voitures, de bières…, quand elles ne sont pas -comme on a vu en France récemment- métaphorisées en serpillières. Une autre fonction est donc dévolue à la publicité : servir de réassurance à la virilité. "Soyez forts et vous aurez de la bière… et des femmes" ; "Soyez violents, car non seulement ce comportement est parfaitement normal mais en plus les femmes aiment ça". La publicité, mais aussi une bonne partie de la production cinématographique ou télévisuelle viennent réactiver sans cesse les injonctions apprises aux hommes. Elles font de ces arts une véritable excroissance de la maison-des-hommes.
Et ceci reste vrai, même si les représentations masculines évoluent. Pourtant l'apparition de l'homme-objet, l'androgynisation du corps masculin voire son homosexualisation, sont autant de phénomènes récents qu'on croirait en opposition avec l'éducation masculine traditionnelle. Peut-être faut-il les comprendre comme des traces tangibles de l'évolution de nos perceptions collectives face au machisme et à l'homophobie.

Les femmes : pivot central du discours masculin et intermédiaires entre les hommes.

Si l'on s'arrête un instant sur les messages éducationnels livrés aux hommes, par des hommes[28], ce qui est appris aux novices par les aînés, les litanies récitées à longueur de temps par les hommes qui veulent s'affirmer "comme les autres" c'est-à-dire normaux, on voit d'abord que les femmes sont le pivot central du discours masculin, puis qu'elles représentent bien souvent l'intermédiaire privilégie, le média entre les hommes.

---

[26] L'exclusivité de territoires masculins est toujours obtenue par la menace et la peur. Le mythe sur le viol (Welzer-Lang, 1988) y contribue fortement. "Une femme qui se promène seule le soir, dans la rue, provoque au viol" est une maxime fortement intégrée par les hommes et par les femmes. Alors que près de la moitié des agressions sexuelles sont le fait de proches ou d'allié-e-s de la victime, nous continuons à véhiculer la croyance sur la dangerosité de l'extérieur de l'espace domestique opposé à la sécurité du foyer.

[27] Cette habileté à scruter, observer l'autre, d'en mesurer potentiellement la force, se manifeste aussi autrement. Elle permet à la plupart des hommes, à qui on a appris à être des hommes désirants et désirants en permanence, d'estimer *l'accessibilité* des femmes rencontrées dans les relations de trafic dans l'espace public (Hannertz, 1980) ou dans les espaces privés. La drague, la séduction en sont des suites logiques.

[28] J'espère avoir montré l'ineptie du discours qui tend à prouver que les mères sont responsables des violences commises par leurs enfants mâles sous prétexte qu'elles les auraient éduqués ainsi. Ce ne sont pas les femmes qui contrôlent la maison-des-hommes, mais bel et bien les hommes eux-mêmes.

Que ce soit ou non de façon explicite, une grande partie des messages éducationnels apprend aux hommes comment "être avec" les femmes et/ou comment "faire avec" les filles. Ils établissent une "carte du tendre" très particulière. Ces messages somment les hommes de savoir "tenir" une femme. Ils leur enseignent "comment" les désirer (pornographie), les parties du corps à aimer, les formes de corps à observer. C'est ainsi que l'on apprend aux hommes l'art du désir et de l'amour.

Le désir et l'amour affirment et confirment la distinction. Ils réitèrent les messages sur la différence. Etre homme, le montrer (par la virilité), l'affirmer (par la drague[29]), le vivre, c'est montrer de manière tautologique la différence. Et, notamment c'est savoir exclure la sensibilité.

L'*appris masculin* intègre une vision très fonctionnelle de l'amour. L'éducation féminine étant parallèle à celle des hommes, la coutume veut que certaines femmes soient "faites" ou construites pour l'érotisme : les maîtresses, les prostituées, les danseuses nues, les mannequins[30]…. Elles existent pour alimenter de manière permanente le désir des hommes. D'autres femmes sont réservées à la maternité, éduquées pour élever les enfants (garçons et filles). On leur enseigne à préparer les bonnes conditions qui font que les petits hommes seront dirigés vers la maison-des-hommes. Certaines d'entre elles ne connaissent même pas ce qui a trait à leur propre désir sexuel. On voit que les éducations masculines et féminines sont complémentaires des mêmes rapports sociaux de sexe.

Et les femmes, dans l'éducation masculine, signent la différence et servent de récompense. Je passe rapidement sur cette image du Tour de France, ou de n'importe quelle autre compétition sportive masculine : la belle femme[31] qui remet les fleurs et les bises au gagnant. Elle est devenue si caricaturale de cette éducation sexiste et homophobe qu'elle passe presque inaperçue. Pourtant, bien avant d'espérer gagner le tour de France ou n'importe quelle compétition sportive pour adultes, p'tit homme apprend dans le regard des femmes les vertus de l'homophobie. Il peut y déceler toute la *fascination* que les garçons dits virils, ceux conformes à l'image du guerrier protecteur, éveillent chez les adolescentes. C'est du moins ce que semblent suggérer de nombreux hommes en interviews. A l'époque où une grande partie des activités fantasmatiques et personnelles de p'tit homme est consacrée à la recherche de ses premières partenaires féminines, il apprendrait, par les femmes, la différence. Et un homme rencontré, devant le trouble que provoquait cette proposition, de rajouter : "*Qu'on le regrette ou pas, il suffit de se promener dans les fêtes foraines*[32]*, ces lieux à drague et sensations fortes, pour s'apercevoir que le macho a toujours la cote auprès de la gente féminine"*. Ailleurs, un adolescent disait :

---

[29] Draguer se dit "cruiser" (crouser) en québécois.

[30] La construction des femmes comme objets permanents des désirs des hommes, apprendre à certaines d'entre-elles à n'être valorisées que par la valeur érotique qu'elles peuvent représenter pour un regard d'homme, tout ça passe par la logique sacrificielle de l'inceste que décrit très justement Eva Thomas (1992).

[31] Autrement dit, une femme encore souvent adolescente affectée, aux activités de séduction ou pas encore affectée à -et par- la maternité. Souvent on ne la désigne d'ailleurs que par son prénom, montrant bien qu'elle n'a pas encore été "appropriée" par un homme. A la télévision française, on peut voir de telles femmes-prénoms lors des jeux télévisés et des remises de récompenses. Et le présentateur-vedette ne manque pas de faire remarquer "*nos* (sic) jeunes et ravissantes hôtesses".

[32] Ce qu'on appelle les vogues dans le sud de la France, les parcs d'amusement au Québec.

"T'as l'impression que plus t'es un salaud, plus ça marche". Ce discours possède sa propre logique ; comment pourrait-il en être autrement au vu des héros de films, de séries américaines ou des romans *Harlequin* ? Mais ce discours est incomplet.

La fête foraine, les cafés, la rue, le bal ou la salle de danse sont pour la jeunesse des espaces de trafic, des lieux de confrontations entre hommes et femmes, ou plus exactement entre apprentis hommes et apprenties femmes. L'observation de ces lieux, l'écoute de témoignages d'hommes et de femmes obligent à nuancer les assertions masculines sur cette période. D'un côté, à la frontière de la maison-des-hommes, comme s'il s'agissait d'un exercice pratique, les accédants à la virilité *chassent*, *draguent*, *assiègent*, *traquent*, en cherchant à *conquérir* des femmes. Portant et affichant haut et fort les valeurs dites masculines, ils miment leurs héros. De l'autre, des femmes imprégnées d'un discours sur l'homme idéal, le preux chevalier qu'elles ont à séduire… On imagine très bien les effets de cette double construction : des relations inégalitaires où les femmes apprennent - si ce n'était déjà fait- la violence des hommes, et des hommes qui se voient confirmer l'intérêt de jouer aux mâles.
Bien évidemment, toutes les femmes ne fréquentent pas ces espaces de trafic. Certaines se réfugient dans leurs études et n'en sortent pas, d'autres sont recluses dans les cuisines de leurs mères. Des fractions minoritaires de la bourgeoisie sont même "gardées" par des congrégations religieuses. On comprend alors que l'évocation de ces scènes puisse laisser dubitatives ou béates [sans jeux de mots] certaines femmes. Dans certains milieux, on traitera même de "filles faciles", de dépravées, les femmes qui fréquentent les bars et les discothèques.
Mais, à la différence des filles, la quasi-totalité des hommes se doivent de fréquenter très tôt de tels espaces de trafic. Chaque milieu social organise ses propres zones de rencontres pour adolescents et adolescentes, ces territoires de chasse pour mâles qui expérimentent leurs ruts. Peu de rapport a priori entre les *rallyes* lyonnais, ces soirées pour les enfants de la bourgeoisie lyonnaise, chaperonnés par des adultes et une boum dans les caves d'une HLM[33] de banlieue. Peu de rapports si ce n'est que chaque milieu social oblige les hommes à faire les preuves de leur virilité, à conquérir des filles.

Et le nombre de femmes tombées dans les filets des hommes sont autant de médailles à mettre en exergue dans les discours. Que les conquêtes soient réelles ou pas[34], le message véhiculé dans les espaces de trafics est clair : pour être un homme, il faut draguer. Et la liste des femmes séduites constitue la preuve qu'on est bien un homme. Mais qu'advient-il des autres, ceux qui n'entrent pas dans le moule : les p'tits hommes qui ne sont pas capables d'être aussi machos que leurs aînés, les garçons encore impubères, les moins-beaux, les poètes et les gars sensibles ? En s'excluant de ces rituels collectifs, en ne tenant pas leur place d'homme, en n'affichant pas un tableau de chasse glorieux, ils signent leur différence. Ils sont alors mûrs pour la culpabilité et la honte. En tous cas, ils doivent dorénavant se taire. Les femmes représentent l'intermédiaire, le média, entre hommes.
Il n'en va pas autrement pour les *belles* femmes qui se produisent dans les clubs de danseuses nues, ou les jeunes épouses des hommes célèbres (comédiens, intellectuels, hommes politiques, artistes…[35]). En dehors de tout débat sur la sincérité des sentiments

---

[33] Habitation à loyer modéré.

[34] Il serait d'ailleurs temps d'avertir les petits hommes que les exploits masculins vantés par leurs aînés sont souvent de pures constructions virtuelles et fantasmatiques.

[35] A ce propos, tout homme peut être *rassuré* par la dernière aventure médiatisée de Woody Allen et Soon-yi, la fille adoptive de Mia Farrow (21 ans). Arrivé à 56 ans, un homme -célèbre et riche- peut encore rêver aux jeunes et belles femmes. [Pour les détails, voir Time *magazine*, vol 140, n°9 et l'ensemble de la presse qui se fait haut-parleur de ces faits d'armes des aînés qui ont réussi].

-tel n'est pas mon propos- elles démontrent qu'avoir du pouvoir, de l'argent, être arrivé parmi les premiers dans les courses du masculin, tout cela offre des privilèges certains. Notamment dans la gestion de son érotique personnelle.

L'homosocialité ou du plaisir d'être entre hommes

Il ne faut pas non plus avoir une image caricaturale de l'éducation masculine. Le passage dans la maison-des-hommes, les périodes successives entre hommes, forgent la solidarité des hommes, développent l'habitude d'être entre gars et de s'y trouver bien.

Et les souffrances me direz-vous? Les douleurs entrevues plus haut, dans la majorité des cas, ne sont pas permanentes. Un peu comme les violences masculines domestiques elles sont des bornes régulières, mais non permanentes. Seuls les effets sont rémanents. Intégrées dans la mémoire corporelle des futurs mâles, elles sont, par un processus d'occultation commun à de nombreux phénomènes sociaux, vite oubliées au profit des "bons" souvenirs. Les souffrances sont comparables à des paliers du rituel d'initiation, du rite de passage que constitue le vécu au sein de la maison-des-hommes. En regard des promesses d'un avenir meilleur que constitue l'éducation masculine, et sur une échelle coûts/bénéfices[36], elles sont minorées et enfouies dans l'armoire de l'inconscient. Observez attentivement des anciens élèves d'une école pourtant stricte et éminemment répressive parlant de leur internat, des hommes qui se racontent les souvenirs du service militaire. Les rires, les blagues, les bons souvenirs… ont l'air de largement dominer. Qui parle des pleurs, des humiliations, des abus vécus ? Personne ou presque. La mémoire est sélective.

Quant à ceux qui n'ont pas du tout pu ou voulu vivre ces rituels, les réfractaires, ceux qui ont servi sans cesse de bouc émissaire aux autres hommes, ceux qui ont refusé de se battre ou d'agresser les autres, on n'en sait, bien sûr, que peu de choses. L'histoire de l'Homme n'est bien souvent que celle des hommes qui gagnent, de ceux qui savent se battre. Sans doute, de nombreux réfractaires ont été exclus symboliquement de la communauté masculine "normale". Un peu comme dans la logique sacrificielle de l'inceste que vivent les femmes, ils sont affectés à des tâches périphériques du masculin. On les retrouve vraisemblablement chez les violeurs pour certains[37], parmi les hommes prostitués pour d'autres, que la prostitution ait lieu en homme ou en femme. On peut aussi sans doute les rechercher parmi les mannequins, les danseurs nus ou dans les

---

[36] A l'image de nos sociétés post-industrielles, où l'économique tend à se substituer aux autres modes de gestions sociales, l'éducation masculine enseigne une logique instrumentale et gestionnaire des désirs. Fi de l'amour féminin et de son aréopage forgé dans une cosmologie dorénavant désuète dans la modernité masculine, les désirs, les plaisirs, les déplaisirs, un peu comme les conquêtes dans une logique consommatrice, se comptent. La balance coût/ bénéfice est enseignée dans la maison-des-hommes comme instrument de mesure.

La logique sociale de ce mode de gestion est visible dans l'équation "domination/aliénation" décrite ci-après.

[37] Ce qui ne veut pas dire que tous les violeurs soient des hommes qui aient transformé l'abus vécu en hypervirilisation agressive.

Si on regarde la fonction que joue le viol pour les hommes ; comment des hommes violés et abusés [par des hommes] servent souvent de main d'œuvre sexuelle pour d'autres hommes, ou convertis en violeurs comment ils font régner la terreur chez les femmes, on ne peut que constater la "l'utilité sociale" de ce type d'abus. Que les hommes se transforment en chiens de garde masculin de la domination masculine ou en bouc-émissaire de leurs congénères, ils aident à reproduire le système. Ils sont eux-aussi, comme les femmes, sacrifiés sur l'autel du viriarcat.

métiers de création où leur sensibilité conservée, voire exacerbée, peut être mise en valeur.

Des hommes quittent aussi la maison-des-hommes convaincus que leur orientation sexuelle est différentes des orientations hétérosexuelles inculquées. Ils savent désormais que pour vivre facilement leur homosexualité, ils doivent en délaisser les signes de repérabilité, du moins ceux qui sont stigmatisés (Goffman, 1983) par la communauté masculine dite hétérosexuelle.

Mais revenons pour l'instant à notre idée de départ : les hommes prennent du plaisir à être ensemble. Et si ce n'était lié à des rapports de domination, qui s'en plaindrait ? A notre époque, où nous vivons une marche sans précèdent vers l'égalité des genres, la question est peut-être la nature, ou la structure, de l'injonction paradoxale inhérente à "être entre hommes". Que dit-elle ? Le premier terme de l'injonction clame : *Soyez ensemble et prenez du plaisir*. Le second, forcément opposé au premier (cf. le début du texte) stipule : *Prendre du plaisir entre hommes est interdit, il faut se battre pour être le meilleur. Et l'unité de mesure de cette lutte (et son bénéfice) en est le nombre de femmes conquises.* Autrement dit, les relations entre hommes sont toujours médiatisées à travers les femmes. Ne prennent du plaisir, entre hommes, sans autre finalité, que les pédés, les tapettes, les fifis[38], les "tantes", les homosexuels… Cette injonction paradoxale structure d'une part les rapports entre homosocialités et plaisirs d'être entre hommes, et d'autre part l'homophobie qui illustre le paradoxe de l'identité masculine exaltée dans ces injonctions ou maximes. Les liens entre les deux sont évidents.

Dans cette perspective, **l'homophobie n'a rien à voir avec le sexe ou la sexualité.** Mais ce qui sous-tend cette violence faite aux hommes est parallèle et alimentée par nos constructions hiérarchisées actuelles des genres. Telles qu'on les vit actuellement, homophobie et domination des femmes sont les deux faces du même modèle viriarcal.
Alors quels rapports entre l'homophobie et l'homosexualité ? Pourquoi associer les deux ? Nous allons le voir, l'homophobie constitue une sorte de garde-fou pour sauvegarder les apparences viriles, un préservatif psychique comme le dit Gentaz dans ce même ouvrage, mais aussi social de la virilité.

Homophobie et repérabilité/ désignation des homosexuel-le-s
Une partie de la recherche sur l'homophobie menée à Lyon en 1992 est surprenante. Des quelques 500 personnes que nous avons interrogées avec Pierre Dutey[39] par questionnaire , plus de 95% peuvent dire qu'elles ont identifié des homosexuel-le-s dans la rue et en décrire les critères de repérabilité. Parmi ceux-ci : le vêtement, les gestes, le ton du langage, qui chacun à leur manière décrivent des formes de féminisation. Alors que la question restait ouverte à la possibilité d'avoir rencontré aussi bien des femmes homosexuelles que des hommes, plus de 90% répondent à la question en ne signalant que les hommes homosexuels. Les personnes interrogées, hommes et femmes, appartiennent à tous les milieux (étudiant-e-s, employé-e-s, travailleurs/euses sociaux/ales, médecins, infirmières, ouvrier-e-s, cadres supérieur-e-s, intellectuel-le-s…). Certain-e-s affirment leurs idéologies de droite, d'autres de gauche ou se déclarent non concerné-e-s par les partitions politiques ; quelques un-e-s sont même militant-e-s

---

[38] Ce terme est utilisé au Québec.

[39]Il s'est agi chaque fois d'un public de cours, de conférences, de réunions, composé de personnes adultes au sens légal du terme (plus de 18 ans) à qui nous proposions de répondre aux questions suivantes : *Avez-vous déjà rencontré des personnes dans la rue en vous disant : cette personne est homosexuelle ? Si oui, à quoi l'avez-vous reconnue ?*
Les réponses étaient anonymes, chaque répondant-e devant juste mentionner son sexe (homme ou femme) et son âge. Aucune différence significative n'est apparue quant à l'âge et au sexe.

d'associations contre le sida (Aides), alors que d'autres sont des responsables féministes (Mouvement Français pour le Planning Familial) ou des cadres d'associations humanitaires (Croix Rouge Française). Les répondant-e-s ont entre 20 et… 65 ans. On retrouve également des personnes vivant dans des milieux urbains, alors que d'autres habitent les zones rurales. Que faut-il en déduire ? Que les critères de *repérabilité* qui servent à *désigner* l'homosexualité sont éminemment partagés au sein de la culture française actuelle. C'est bien de cela dont il est question. Peu de personnes ont pu donner comme traits identificatoires le fait que les hommes se tenaient par la main, qu'ils s'embrassaient ou se qu'ils se caressaient dans l'espace public. Ce sont pourtant autant de signes qui pourraient légitimer davantage l'identification.

Bien sûr, les médias reproduisent la symbolique dominante, c'est-à-dire ici masculine et hétérosexuelle : télévision, cinéma, radios présentent à profusion des plaisanteries[40] et des attitudes sexistes décrivant les critères de repérabilité connus et admis de l'homosexualité. Les exemples de mise en scène des tantes, des tapette, des folles[41] sont nombreux. La *follitude* fait recette et maintient l'homosexualité parmi les déviances et les excentricités. On comprend alors aisément le message distillé aux personnes homosexuel-le-s, tant hommes que femmes : *pour vivre heureux/euses, vivez caché-e-s !* Et de nombreux hommes, de nombreuses femmes, se cachent effectivement. Voilà à quoi aboutit l'homophobie particulière.

Avant l'apparition du sida, l'homophobie particulière légitimait et organisait la sanction à la repérabilité, et ceci de manière curieuse. En voici un exemple qui témoigne de notre myopie collective, en tous cas de la mienne. Durant les années 1975, j'ai été éducateur de rue à Paris pendant plusieurs années. Mon travail éducatif consistait à m'occuper de manière plus ou moins informelle[42] de "jeunes de la rue", éviter autant que faire se peut leur exclusion et permettre à ceux/celles qui en avaient le désir de "s'en sortir" (le tout dit entre guillemets aux vues des conditions que nos sociétés réservent aux jeunes démuni-e-s de capital scolaire). Territorialisé, je travaillais à l'époque "sur" la Porte d'Asnières et le quartier des Batignolles avec des *bandes* de délinquants ; des "zonards" en blouson de cuir et grosses motos qui, outre un certain nombre d'activités illégales, pratiquaient régulièrement "la chasse aux pédés" au square des Batignolles et sur les lieux de drague utilisés par les homosexuels. Je passe rapidement ici sur la nature profondément homosociale de ce type de regroupements masculins : un groupe d'hommes[43], en cuir et moto, fortement hiérarchisé. "La chasse aux pédés" consistait, du moins nous le croyions à l'époque, à les repérer et les *dépouiller* : leur voler vêtements, argents et objets de valeurs.
Ce n'est que beaucoup plus tard, lors de mes travaux sur le viol, lors d'une entrevue avec un homosexuel qui avait été agressé à cette époque par les jeunes "des Batignolles",

---

[40] L'humour a toujours été un outil au service de la domination qui se veut légitime. Bien évidemment, en fonction de la place que l'on occupe -pensons aux homosexuels stigmatisés, repérés ou non- cette forme de plaisanterie (sic) homophobe accule les hommes à adopter des attitudes dites normales, c'est à dire viriles et hétérosexuelles.

[41] Il n'y a pas si longtemps, l'assimilation de l'homosexualité à la folie conduisait les personnes accusées en camps de concentration, en goulag ou en hôpital psychiatrique.

[42] Ce qu'on appelle en France la prévention spécialisée.

[43] Les *femmes* de la bande restaient en général dans les cités où vivaient leurs frères et/ou leurs amis. Celles-là n'avaient pas de motos. Elles contribuaient d'une autre manière à la vie du groupe : soutien aux jeunes emprisonnés, recel, revente d'objets volés. Elles n'étaient pas toutes appropriées par un garçon en particulier, mais montraient toutes des signes de dépendance et de soumission à la bande et à ses leaders. D'autres filles, plus âgées, se prostituaient pour le compte du groupe qui assurait sa *protection*.

que j'ai réalisé que "la chasse au pédés" consistait aussi, parfois, pour une part de la bande, au viol collectif de ces derniers. Avouez qu'il y a de quoi s'y perdre. Des jeunes qui agressent des homosexuels et qui, pour les punir de leur homosexualité, les violent.
L'homophobie particulière s'intéresse aux homosexuels repérés, ceux qui sont assimilés à des pédés, à des passifs, donc à des femmes. Dans le code homophobe, la sanction est logique : les traiter comme des femmes et se les approprier sexuellement. Bien plus, le viol collectif des homos, phénomène appartenant au secret collectif qui pour partie fonde la bande comme mini-société masculine, permet de vivre son homosexualité de manière dégagée de culpabilité.
De la même manière, j'ai pu approcher le dossier d'instruction de cours d'assises d'un homme détenu, violeur et meurtrier d'un jeune de 17 ans qui auparavant lui avait servi de main d'œuvre domestique (l'adolescent était obligé sous la menace de coups, de laver son linge et de nettoyer la cellule) et de main d'œuvre sexuelle. L'adolescent est mort des suites d'une nuit d'horreur où il fut sodomisé par son codétenu avec différents objets. Quelles ont été les premières déclarations du meurtrier ? *Je ne suis pas un homosexuel*. Pour un homme dit hétérosexuel et actif, "un trou c'est un trou". Ce qu'on retrouve dans une maxime lancée régulièrement par un groupe d'adolescents que j'avais rencontré : "*Pourvu qu'il y ait un trou, des poils et que ça pue !*"

L' homophobie et les femmes

Bien que la question des rapports entre l'homophobie et les femmes n'ait pas été centrale au sein dans nos recherches sur le thème, nous pouvons nous permettre quelques réflexions. Plusieurs éléments se dégagent à travers le corpus d'interviews réalisées pendant plusieurs années auprès de différentes femmes[44].

J'aimerais commencer par une confidence. J'en sais la possible incongruité, mais elle me semble significative, en tous cas elle m'a permis d'élaborer plusieurs hypothèses sur les rapports entre l'homophobie et la virilité.
Alors que je dirigeais le tout jeune centre d'accueil pour hommes violents de Lyon[45], nous avions à affronter le regard critique de femmes. Notamment celles qui s'étaient battues pour obtenir des centres d'accueil pour les femmes violentées. "Quoi ! des hommes qui osent parler de la violence masculine ?" semblaient dire certaines. J'ai décrit par ailleurs ce que je pense des critiques, tout à fait légitimes, des féministes, la question n'est pas là (Welzer-Lang, 1992b : 209-211). Dans l'éventail politique, on pourrait dire le *marché*, des professionnelles accueillant les victimes de violences masculines domestiques, toutes -et de loin- ne sont pas féministes, ni même s'en réclament. Une association sise dans la région Rhône-Alpes ne cache pas ses options *anti*féministes. Au cours d'une conférence de presse[46], une journaliste demande aux responsables de la structure d'accueil si elles collaborent, ou pas, avec le centre pour hommes violents. La responsable du centre s'est alors laissé aller à une somme de diatribes verbales contre moi, à l'époque figure emblématique du centre, sur la base : "*Vous l'avez vu ? Il n'est pas*

---

[44] On acceptera (j'espère) ce bref passage comme une suite d'hypothèses qu'il reste à interroger. Je n'ai nullement eu l'intention de traiter de manière exhaustive des rapports entre homophobie et femmes. Bien plus, j'attends avec impatience une recherche, ou un essai, qui aborde ce thème. Je suis persuadé qu'il est riche de sens dans la compréhension de nos catégories pour penser les rapports entre sexes et genres.

[45] Le centre fut créé en 1987 avec des amis, membres comme moi des groupes d'hommes antisexistes. Il est géré par l'association RIME (Recherches et Interventions Masculines). Ce fut le premier centre pour hommes violents en Europe.

[46] Cette anecdote m'a été rapportée par une amie journaliste présente à la dite conférence de presse.

très viril. Comment voulez-vous que l'on travaille avec lui !"[47]. L'invective paraissait tellement déplacée et grossière[48] qu'une autre journaliste, présente ce jour là, s'est sentie obligée de lui rappeler les effets de la virilité manifestée par des hommes sur les femmes qu'elle était chargée d'accueillir. En particulier la violence domestique, thème de la conférence de presse.

Tout homme qui ne manifeste pas son homophobie, notamment en insultant les homosexuels-qui-ressemblent-à-des-femmes, peut être suspecté d'appartenir au clan honni. Tout homme qui comme une femme, aime (ce qui est mon cas) jouer avec le vêtement, la chevelure et le maquillage est aussi assimilable à "un pédé". Il faut, ou il faudrait dans cette logique, montrer et remontrer sans cesse *qu'on en a*, bref *qu'on n'en est pas*[49]. Cet exemple montre que certaines femmes reprennent à leur compte l'homophobie des hommes contre les hommes. Peut-on dire qu'elles sont homophobes ?

Une homophobie symétrique chez les hommes et chez les femmes ?

Ce dernier exemple peut choquer, du moins surprendre. Après avoir disserté de longues pages sur les rapports entre homophobie et construction du masculin, le premier exemple que je donne est encore par rapport aux hommes. Pourtant, il ne s'agit nullement d'une erreur, au plus d'une légère provocation.

Actuellement quand on aborde l'étude et la description des rapports sociaux de sexe, tout se passe comme si les sexes et les variables de genre (le fait d'être né et considéré comme un homme ou née et considérée comme une femme) étaient choses égales et symétriques. On ne peut parler des hommes violents sans être aussitôt assailli de questions sur les femmes violentes. On décrit, comme on a pu le faire avec mon ami Jean Paul Filiod (Welzer-Lang, Filiod, 1993) le propre et le rangé dans la maison, et immédiatement, on nous dit que les hommes en font moins ou le font mal (mâle). Et on pourrait multiplier les exemples où sexes et genres sont considérés comme homologues par nature. Or, nous savons fort bien -et pour les sceptiques je l'ai largement montré dans ce qui précède- que sexe et genre sont des constructions sociales qui traduisent les rapports de domination en œuvre dans le patriarcat et le viriarcat. Pourquoi en serait-il différemment pour l'homophobie[50] ?

---

[47] Dans d'autres lieux, la même responsable, devant un auditoire de militant-e-s de gauche, précisa sa pensée et expliqua que les femmes et les hommes qui s'occupent de violences domestiques, notamment les responsables féministes, sont toutes et tous des homosexuel-le-s, qu'elles/ils n'aiment pas les hommes (sous-entendus "normaux" donc hétérosexuels).
Présent ce jour là avec quelques ami-e-s, nous sommes intervenu-e-s pour expliquer l'absurdité de c genre de propos (que connaissait-elle des vies privées des un-e-s et des autres), et surtout sur la nature homophobe (et surréaliste dans un tel lieu) de son discours.

[48] Peut-on dire diffamatoire ?

[49] Montrer qu'on possède les attributs de la virilité, donc qu'on ne peut pas être assimilé à un homosexuel.

[50] Signalons que dans les travaux que nous pouvons considérer comme majeurs dans les premières déconstructions de l'homophobie, cette différence d'apprentissages sociaux entre garçons et filles, cette dissymétrie, est déjà présente. Quoique limitant ses propos à l'homoétérophobie et à ce que nous pouvons appeler l'homophobie particulière, Churchill, citant Kinsey (1967 : 11) note que l'éducation à la sexualité (Sexual learning and conditioning) pousse les garçons à être plus sensibles aux stimulis psychologiques et à toutes formes de stimulis sexuels que les filles. Et Weinberg (1972 : 77) fait très justement remarquer qu'une fille peut toujours s'habiller en garçon, jouer comme un garçon ; mais

Pour comprendre les rapports entre les femmes et l'homophobie, il faut faire un court détour par des analyses théoriques. Actuellement, diverses représentations sous-tendent nos conceptions des rapports entre sexe biologique et genre social[51]. Certain-e-s assimilent purement et simplement sexe et genre. Dans une vision naturaliste, on est homme ou femme et le sexe biologique détermine le genre. D'autres représentations nous montrent que les différences entre genres correspondent aux constructions culturelles que chaque société créée à propos des garçons et des filles. Enfin une troisième représentation décrit les rapports entre masculin et féminin (entre genres) comme des rapports politiques qui marquent des relations de pouvoir et de domination et non des interactions dues aux différences anatomiques. "Le genre est l'opérateur de pouvoir" dit Mathieu.
L'homophobie, sa perception et ses différentes manifestations suivent ces trois représentations. Certaines agressions contre les hommes qui ressemblent aux femmes, ou qui sont considérés comme tels, sont rationalisées sous le drapeau de la nature. Etre homme, c'est être viril. Les hommes non virils, les homosexuels désignés comme tels, sont des êtres qui sont "contre la nature". Dans les deux autres conceptions, les hommes non-virils sont des insoumis aux constructions culturelles, ou aux rapports politiques qui se donnent à voir comme naturels. Leur présence démontre la non naturalité des rapports hommes/femmes, ils sont donc à combattre et à punir.

Et les femmes ? Nicole Claude Mathieu nous dit que dans la représentation naturaliste de la différence des sexes : "Le sexe de la femme est surtout un non-sexe masculin. En fait la femme n'a pas de sexe, elle est non-mâle." Et prenant le cas des transsexuel-le-s en exemple, l'auteure ajoute : "Un homme sans pénis est donc forcément une femme, bien que le sexe artificiel qu'on lui fabrique n'ait aucun rapport avec un sexe féminin. Une femme sans vulve ni vagin ne peut être un homme parce que le pénis artificiel n'a aucun rapport avec un sexe masculin". Dans l'homophobie, nous retrouvons cette asymétrie : un homme qui ne donne pas tous les gages de la virilité est considéré et traité comme une femme. Mais en aucun cas, une femme ne sera un homme même, si elle veut ressembler à un homme ou si on pense qu'elle ressemble aux hommes.

---

qu'elles sont moins agressives… Bref, il voit donc dans les constructions sociales, les explications sur l'intériorisation différente de l'homophobie pour les hommes et les femmes. Quoique ces deux auteurs conçoivent l'homophobie comme la peur de l'homosexualité et/ou des homosexuels, Weinberg a le mérite de ne pas limiter les racines de l'homophobie aux causes liées à l'homosexualité ou à la sexualité. Il rappelle d'ailleurs comment les religions ont, depuis des temps très anciens, véhiculé une asymétrie entre hommes et femmes et cite cette prière juive : " Je te remercie Dieu de m'avoir fait homme et pas femme".

[51] J'emprunte ces analyses aux travaux pionniers de Nicole Claude Mathieu (Mathieu, 1991 : 236). Hors des réseaux féministes, les travaux de cette anthropologue, membre du laboratoire d'anthropologie sociale du Collège de France, sont assez méconnus. Or, pour moi-même, et pour les membres de mon équipe de recherche, comme pour beaucoup de personnes qui veulent "penser" les rapports entre hommes et femmes, ses démonstrations sont non seulement pertinentes, très argumentées, mais aussi éclairantes pour comprendre le social. Ainsi, avec ses outils théoriques, nous avons pu expliciter ce qui apparaissait à première vue incompréhensible, à savoir l'apparition massive de *transgenders* (travestis et transsexuels) dans la prostitution lyonnaise (Welzer-Lang, Barbosa, Mathieu, 1992).
On ne peut que conseiller aux lecteurs et aux lectrices de se procurer son dernier ouvrage : *L'anatomie politique : Catégorisations et idéologies de sexe,* paru aux éditions Côté-femmes (Paris) en 1991.

Nos divisions sociales, nos rapports politiques entre masculin et féminin édifient deux groupes : d'une part, les hommes qui adhèrent aux schèmes masculins, notamment après leur apprentissage dans la maison-des-hommes, et d'autre part, les autres, en général appelé le groupe des femmes. Mais dans le "groupe des femmes", celles-ci ne sont pas les seules. Sont aussi rejetés dans le groupe des femmes, les hommes qui n'acceptent pas les règles de la virilité[52], les enfants…Autrement dit, ce qui est appelé "groupe des femmes" est souvent (pour les hommes) le groupe des dominées/és. La question centrale de l'homophobie au masculin me semble être l'appartenance et l'adhésion au groupe des dominants et par conséquence l'exclusion des dominants qui n'adhéreraient pas à l'ensemble du modèle mâle. En aucun cas pour les dominants, une femme ne saurait être admise dans ce cénacle qui ouvre sur les privilèges réservés aux hommes, aux dominants.

On peut maintenant regarder l'homophobie des femmes, qu'elle s'exerce contre les femmes ou contre les hommes. Quand on considère l'ensemble des matériaux recueillis dans nos différentes recherches, on retrouve plusieurs illustrations des principes énoncés plus haut. Je m'explique.

L'homophobie des femmes contre les hommes

Tout parait indiquer que le modèle du Prince Charmant intègre la recherche pour les femmes d'un homme protecteur et pourvoyeur, bon père de famille, bon mari et bon amant[53] (un *tout-en-un* en quelque sorte), et que cet homme doive être viril. Bien plus, que la virilité soit le gage de toutes ces qualités recherchées. "Pour être protégées (sic), trouvons un homme, un vrai" semblent dire certaines. On sait les résultats : les foyers pour femmes battues sont plein de femmes qui ont adhéré à ce modèle.

Chez les femmes rencontrées au cours de mes différentes recherches, même parmi celles qui adhèrent au mythe du Prince Charmant, on ne trouve pas d'attitudes unilatérales[54] contre les hommes entrevus comme pas ou peu virils, voire contre les homosexuels masculins[55]. Les explications généralement entendues à ce propos sont diverses : la mère contente de garder pour elle le fils homosexuel, de ne pas se le faire ravir par une femme, la certitude qu'un tel homme ne sera pas agressif contre elle (et contre les femmes en général) du moins dans l'espace public, la possibilité de débattre avec ceux-ci de phénomènes appartenant au monde sensible, en général exclu du discours masculin, l'habitude enfin d'en côtoyer certains dans le monde des femmes (coiffeurs, manucures, couturiers…[56]).

---

[52] Et ce n'est pas un hasard si l'ensemble des qualificatifs de sens communs qui leur sont réservés sont des termes féminins : pétasse, salope, tante, femmelette, gonzesse…

[53] Pour les femmes qui connaissent désir et/ou plaisir sexuel.

[54] Bien évidemment, je décris ici des tendances majoritaires et dominantes, qui souffrent de nombreuses exceptions.

[55] L'homophobie étant définie pour l'instant dans l'assimilation des hommes peu virils aux homosexuels masculins, j'adjoindrai ces deux catégories dans l'analyse. L'enquête réalisée avec Pierre DUTEY que j'ai évoquée précédemment le montre, l'assimilation homophobe de sens commun entre homme non viril, et/ou homme dit efféminé et homosexuel masculin fonctionne autant pour les femmes que pour les hommes.

[56] Il semble en effet qu'une des parades mise en œuvre par certains homosexuels quittant la maison-des-hommes et avertis de l'homophobie, soit de se réfugier dans des micro-sociétés, des poches du social, où leurs âmes créatives sont valorisées. Beaucoup se retrouvent alors en train de s'occuper de femmes qui apprécient leur compagnie, leur raffinement et leur originalité.

De manière empirique, et l'étude sur les représentations féminines serait à systématiser pour en savoir l'étendue exacte, on entend des discours agressifs et homophobes contre les hommes chez des femmes qui travaillent ou "appartiennent" de manière minoritaire à un monde d'hommes : des policières, des sportives, des loubardes, des prostituées. Donc dans des mondes à forte symbolique masculine. L'homophobie prend alors des formes diverses, de la critique du peu de virilité sociale ou physique : '*"Ca, c'est pas un mec, il ne sait pas se défendre", "Celui-là, regarde le, il n'en a pas, …"* à un sexisme ouvertement anti-homosexuel. D'ailleurs, le discours homophobe se jouxte, quelquefois de récriminations contre les femmes qui acceptent d'être opprimées. *"Les femmes battues ? Des connes, est-ce que je me fais battre moi ?"* me disait une policière française il y a quelques années. Comme si, pour entrer dans certains mondes d'hommes, les femmes devaient faire allégeance aux valeurs masculines et homophobes[57].

Mais une nouvelle tendance paraît imprégner de plus en plus les discours féminins. Elle constitue une critique plus ou moins radicale de la violence masculine, de la domination, du sexisme[58], et partant des modèles virilisants enseignés aux hommes. D'où, au contraire de l'homophobie, une nouvelle valorisation des hommes qui ne s'affichent pas hypervirils, machos et dominateurs. Mais, méfions-nous, les modèles, les stéréotypes voire les archétypes sexués (ou gendrés) sont tenaces. Comment se défaire définitivement de plusieurs décennies d'oppression ? De représentations qui la légitiment et l'organisent, dans un monde qui reste très largement dominé par les modèles virils et homophobes ?

L'homophobie des femmes contre les femmes

Une autre forme d'homophobie est présente dans certains discours féminins. Je pense par exemple à la critique que font souvent certaines femmes de leurs pairs qui, en France ou au Québec, tiennent à garder intact leur système pileux. Poils sur les jambes, douces moustaches, poils sous les bras, autant de détails qui horrifient certaines femmes (d'autant plus quand certains hommes les apprécient). La guerre entre pairs n'est pas une particularité masculine, les femmes la reproduisent aussi entre-elles.

---

[57] Dans ces mêmes milieux, les observations réalisées tendent à montrer que cet état d'allégeance cesse ou diminue fortement, au profit de la reconquête d'un discours influencé par le féminisme, quand le nombre de femmes, ou plus exactement la proportion femmes/hommes, retrouve une parité équitable pour l'un et l'autre genre.

[58] Sans que ces remises en cause soient linéaires ou monotones. La critique du sexisme prend des aspects qui intègrent - plus ou moins - la critique de la construction sociale du masculin.

On trouve ainsi des femmes qui critiquent énergiquement la violence conjugale, sans accepter de la qualifier de violence *masculine* domestique. Ou qui aimeraient contester la violence faite aux femmes, sans dénoncer la violence faite aux enfants. Souvent réalisée aussi par des femmes.

D'autres femmes, notamment en France, où le discours féministe n'a pas la même place qu'en Amérique du Nord, même si son impact est similaire, luttent contre les violences domestiques, mais continuent d'y voir des troubles psychologiques individuels, ou des manifestations de la naturalité masculine [les hommes seraient violents par essence]. Ou des conséquences de l'alcool, de la colère. Bref, prennent pour argent comptant les excuses justificatives des hommes violents. Elles refusent une analyse du social en terme de domination, sous prétexte que de tels discours sont binaires. Dans les faits elles confondent analyse socio-politique et morale, en ontologisant les pratiques masculines (assimiler l'essence des hommes aux actes produits par les constructions sociales du genre masculin).

Quand le dimorphisme sexuel [les distinctions physiologiques entre hommes et femmes] ne s'avèrent pas suffisantes, le social se charge de rajouter de la différence "naturelle". Le message devient : nous sommes différent-e-s. Les femmes paient en séances d'épilation, en soins esthétiques le prix de la différence. Pour avoir vu certaines de mes amies pratiquer ce type *d'entretiens* corporels, on peut sans exagérer dire que la souffrance -voire la torture- authentifient la différence des sexes. Il devient alors insupportable aux yeux de certaines femmes de constater que certaines "femmes à poils" séduisent des hommes. Et la critique n'est pas des plus tendre.
De la même façon, on entend critiquer ça et là des femmes qui n'adoptent pas les critères esthétiques, vestimentaires ou verbaux de la féminité. Ces femmes remettent en cause les modèles sexués, poils ou esthétique vestimentaire, verbale, elles manifestent des signes d'indépendance ou de révolte par rapport à leur assignation sociale, elles sont alors perçues comme une véritable menace[59]. Les quolibets, les agressions verbales, les exclusions, sont des formes d'homophobie manifestées contre ces insoumises. Homophobie qui vise à imposer l'adhésion aux modèles de féminité définis par les hommes et généralement adoptés par des femmes.
Pour ce qui est des attitudes des femmes à l'égard des amours entre femmes, l'homosexualité féminine, elles seront abordées plus loin.

L'homophobie des hommes contre les femmes
Terminons cet étrange catalogue des rapports entre l'homophobie et les femmes par l'homophobie des hommes contre les femmes.
On peut aborder ce thème de deux manières.
La première méthode consiste à interroger les rapports qu'entretiennent les hommes envers les femmes qui veulent échapper aux critères traditionnels de féminité. Cette façon de questionner l'homophobie revient, on en conviendra facilement, à mettre en parallèle l'homophobie contre les hommes et l'homophobie contre les femmes. Ce fut, je dois le dire, ma première démarche.
On peut alors poser la question suivante : avons-nous effectivement affaire à de l'homophobie ? Ou plus exactement : les discriminations sexistes dont sont victimes toutes les femmes ne se compliquent-elles pas pour certaines d'entres elles de spécificités liées à l'homophobie ?

Souvent, les réactions des hommes varient suivant la manière dont les femmes contestent ou sont supposées contester les places qui leur sont assignées. J'aborderai successivement deux formes de contestations qui, nous allons le voir, produisent des réactions masculines différentes. Toutes deux nous apportent aussi des éléments pour comprendre l'homophobie. Nous aborderons tour à tour le paraître et le pouvoir.

Le paraître
Dans la maison-des-hommes, p'tit homme apprend qu'il a des droits. Du moins, il apprend que celui qui rejoint le groupe des hommes et passe avec succès les épreuves de virilité acquiert par le fait même certains droits. Notamment, à propos des femmes, le droit d'exprimer et de faire aboutir ses désirs sexuels[60]. L'érotisation de son regard, qu'on lui appris à exercer de manière permanente considère que toute femme est,

---

[59] Voir à ce propos les travaux de Marine Caraglio sur les "femmes garçonnes".

[60] Quoique cette formulation puisse signifier des formes d'abus, voire de viols, notamment conjugaux, à aucun moment p'tit homme ne le perçoit ainsi. Rappelons que ce sont des femmes militantes qui ont permis que de tels exercices de sexualité puissent être conçus comme abusifs. De la même manière, et pour les mêmes causes, auxquelles il faut ajouter l'influence des mouvements gais, les formes d'érotisation que je vais décrire dans cette partie sont aujourd'hui en voie, non de disparition, mais de transformation.

virtuellement, un objet sexuel à séduire et/ou à prendre. Selon les critères que dans la tradition on apprend à p'tit homme, la force d'érotisation maximale réside chez *l'autre*. Et l'autre c'est *"la"* femme. *La* femme souvent réduite à ses attributs physiques : seins, fesses, bouche, chevelure… Plusieurs publications ont montré comment dans les discours masculins, la femme est réduite à son sexe. La femme est sexe en elle-même[61].

L'esthétique masculine, au sens où Michel Maffesoli la définit, à savoir le fait d'éprouver des passions, des émotions communes (Maffesoli, 1990), nous montre les critères de désirs des hommes ; du moins, ceux considérés comme légitimes et *normaux*. Selon ce code, les femmes considérées comme les plus désirables sont celles qui ressemblent le moins aux hommes. Celles qui ressemblent le plus à *l'autre*. Cet autre dont les discours masculins sont remplis.
Ne nous y trompons pas, l'autre, la femme, est plurielle selon les désirs masculins. Pour s'en rendre compte, il suffit de fréquenter les salles de pornographies animées ou les trottoirs de la prostitution, de pianoter sur le minitel rose[62] ou de regarder dans la littérature les figures qui apparaissaient dans les bordels : petite fille en jupe plissée, *belle* femme en jupe et hauts talons, femmes aux seins siliconés bouches ouvertes, entre-jambes disponibles, femmes tout en cuir, un fouet à la main, femmes opulentes et fortes…Toutes les figures sont possibles. La seule et unique condition : que ce soit des figures de femmes, jeunes ou moins jeunes, qui en rajoutent sur les aspects extérieurs de la féminité. Autrement dit, les femmes les plus désirables pour les mâles sont celles qui montrent le plus les critères de féminisation honnis et bannis chez les hommes. Les désirs masculins dessinent en creux, en plein et en déliés, les critères de l'homophobie masculine.

Que dire de celles qui échappent aux critères du paraître féminin ? Celles que p'tit homme traite de "cageot" de "grosse" de "pas belles" de "boudins", de "laiderons" ? Ou celles qui, comme on vient de le décrire, refusent les critères de LA féminité ? Elles subissent, par les comparaisons aux modèles, une pression permanente pour être conforme à l'image de LA femme. Il s'agit à n'en point douter d'une forme d'homophobie. Une sorte de peur qu'ont les hommes que soit remise en cause leur esthétique du désir ; ou du moins la hiérarchie de pouvoir que structure leur esthétique du désir. Elles mettent en évidence la transgression facile de la pseudo-naturalité des genres.
Pourtant, malgré les insultes que leur lancent les p'tits hommes en bandes, elles restent envers et contre tout des objets sexuels disponibles . *"Quant il n'y a rien d'autre à se mettre"* m'a dit dernièrement un usager du minitel rose. Elles représentent une forme du principe de réalité des hommes. Il y a les belles femmes, les très belles, et les autres. Et, hors le rêve ou le fantasme, tout homme sait qu'il n'est pas forcément Casanova, Alain Delon ou Patrick Bruel. Les femmes qui, consciemment ou pas, pensent échapper aux critères du paraître féminin définis par les hommes, n'échappent pas pour autant à leurs désirs et/ou à leurs agressions. Bien au contraire, certains violeurs m'ont expliqué que *"Moche comme elle était, elle aurait dû considérer cela comme une chance inouïe"*. Pour la majorité des hommes qui appartiennent au groupe des dominants, une femme reste une

---

[61]Notamment Colette Guillaumin dont les textes principaux viennent d'être republiés à Paris sous le titre : *Sexe, Race et Pratique du pouvoir, l'Idée de Nature*, aux éditions Coté-femmes. Elle écrivait en 1978 : "L'absence (de désir, d'initiative, etc.) renvoie au fait qu'idéologiquement les femmes SONT le sexe, toutes entières sexe et utilisées dans ce sens. Et n'ont bien évidemment à cet égard, ni appréciation personnelle, ni mouvement propre : une chaise n'est jamais qu'une chaise, un sexe n'est jamais qu'un sexe. Sexe est la femme, mais elle ne possède pas un sexe : un sexe ne se possède pas lui-même. Les hommes ne sont pas sexe, mais en possède un." (Guillaumin, 1992 : 52).
[62] Du moins pour nos lecteurs et lectrices de France.

femme, i.e. un sexe. Le sexisme ordinaire se contente de stratifier le groupe des femmes entre les plus désirables et les moins désirables, entre les plus accessibles et les moins accessibles.

Le pouvoir

D'autres femmes subissent une forme de sexisme qui n'est pas sans rapport avec l'homophobie. Je pense ici à toutes les femmes qui dans les structures de pouvoir, universitaire, culturel, scientifique ou politique, veulent faire "comme" les hommes. Autrement dit, celles qui refusent le sexisme quotidien et se situent comme sujets parlant et pensant. Comme des personnes à part entière.

Là, le prix à payer pour l'insoumission est élevé. Pour preuve le nombre restreint de femmes députées, ministres, responsables de recherche…Là se conjugue le sexisme ordinaire, la pseudo nature supérieure des hommes et l'homophobie qui fait qu'une femme restera envers et contre tout une femme. Du moins qu'elle ne sera jamais comme un homme. Les hommes, quelles que soient les promesses avant les élections (repensons au quorum minimum de femmes du Parti Socialiste, ou à la parité hommes/femmes des Verts, les écologistes) s'entre-déchirent entre eux. Les femmes n'ont pas droit aux places de choix. Et quand par hasard ou par calcul électoral, elles ont un poste de responsabilité, elles doivent manifester bien vite leur adhésion aux valeurs homophobes. Repensons aux propos sexistes et homophobes d'Edith Cresson, alors première ministre en France, sur les Anglais.

Dans les sphères de pouvoir, les hommes sont homophobes avec celles qui osent se comparer à eux. Et ce, toutes tendances politiques confondues.
Mais toutes ne contestent pas le pouvoir masculin de la même manière. Parmi les insoumises aux normes masculines du pouvoir, on trouve aussi celles qui déclarent préférer les amours au féminin : les homosexuelles, les lesbiennes.

Les hommes et les lesbiennes

Les rapports entre femmes et homophobie concernent aussi[63] l'homophobie particulière. Les rapports à l'homosexualité des femmes que celle-ci soit revendiquée ou repérée.
Constatons d'abord, comme je l'ai indiqué plus haut, que les critères de repérabilité des homosexuels ne s'appliquent pas aux femmes homosexuelles. D'autres auteures ont montré à juste titre *l'invisibilisation* de l'homosexualité féminine[64]. Celle-ci est sans conteste **une forme majeure de l'homophobie** masculine qui tend à dénier l'existence de formes autres que la sexualité hétérosexuelle (Vincinus, 1989). Comme si, hors des rapports hétérosexuels, n'existait aucun espace social pour les femmes. La femme est "sexe pour l'homme" ou n'existe pas.

Cette forme de déni n'est pas seulement historique. A partir de mes recherches précédentes j'ai acquis la certitude que pour de nombreux hommes, l'homosexualité féminine n'existe pas. Il n'y a pas de sexualité, car il n'y a pas pénétration masculine, *"Elles se font guili-guili"* me disait un homme violeur en 1987 (Welzer-Lang, 1988). Ceci explique sans doute que les soupçons d'homosexualité soient beaucoup moins forts chez

---

[63] J'insiste sur ce terme "aussi", alors que la littérature sur le sujet ne traite "que" des rapports entre lesbianisme et homophobie.

[64] Parmi lesquelles pour les auteures de langue française Gonet (1981), Lesselier (1987). Je remercie particulièrement Françoise Guillemaut, co-auteure de ce livre, pour ses éclairantes explications des phénomènes d'invisibisation.

les femmes que chez les hommes. Deux femmes qui vivent ensemble ne sont pas, en général, vues comme lesbiennes. Alors que deux hommes…

Comment les hommes entrevoient-ils les amours entre femmes ?
On en lira un exemple en annexe. Il s'agit du résumé d'un livre de salle de gare que, lors d'une conférence, j'avais trouvé par hasard dans une école d'éducateurs et d'éducatrices Ecrit par Gérard de Villiers, un auteur français d'extrême droite, la collection Brigade Mondaine, comme les autres productions de cet auteur (notamment SAS), met en scène du sexe, en général des viols commis par d'autres hommes et des descriptions des amours sexuels du Héros ; du sang, des meurtres décrits avec force détails ; un Héros, beau, guerrier, félin… et des femmes prêtes à lui succomber. Le tout enrobé d'une vague intrigue policière dans un cas et d'espionnage dans l'autre. Le succès est garanti. La vente se fait à des millions d'exemplaires (un million d'exemplaires annuel environ pour Brigades Mondaines et dans les quinze millions annuels pour SAS). Ce n'est donc ni de la grande littérature, ni des œuvres marginales. Tous les livres présentent des mises en scènes sexistes souvent "fascisantes" de la différence des sexes. Si le but premier est l'excitation sexuelle du lecteur, il ne fait aucun doute que ces livres sont aussi des messages de réassurances produits par la maison-des-hommes.

Ce livre, et le résumé en donne plusieurs exemples, est en fait un livre très politique. Il prouve bien aux hommes que l'homosexualité féminine n'existe pas. Résistantes à la domination des hommes, les homosexuelles attendent les sauveurs et les rédempteurs. Qu'on se le tienne pour dit. En gros, les femmes lesbiennes sont, pour la majorité des hommes, des femmes qui n'ont pas encore eu "la chance" de rencontrer *leur* maître. A savoir, un homme, un vrai, qui sache les éveiller aux joies de la sexualité (entendre de l'hétérosexualité). Mâle, tel que tout homme pense pouvoir être. Les lesbiennes, comme les célibataires sans enfants, sont symboliquement des vierges à conquérir, des membres d'une réserve disponible pour qui sait y accéder. A écouter les hommes ou à lire la pornographie, le défi les intéresse vivement !

Quant aux attitudes homophobes des femmes face aux autres femmes…
Je n'en dirai rien, ou presque, le sujet reste à traiter dans toute sa complexité.
Les témoignages des femmes sur les amours saphiques semblent hétéroclites et diversifiés. Certaines femmes ne manifestent aucun sentiment particulier vis à vis des homosexuelles. Elles ne sont pas inquiètes de l'homosexualité féminine, elles ne se sentent pas menacées. Pour d'autres, la vue -ou plutôt la connaissance- de femmes homosexuelles pose question dans un autre ordre d'idées. Le fait que ces femmes manifestent indépendance et autonomie par rapport aux hommes semble inquiéter. Qu'elles soient physiquement la preuve qu'il est possible de vivre des relations humaines en dehors du cadre du mariage ou de l'union hétérosexuelle, d'être libres d'une domination quotidienne par un homme, dérange. Et cela est d'autant plus vrai, quand elles n'ont pas d'enfant, qu'elles n'en veulent pas ou qu'elles semblent suggérer que la maternité n'est pas le seul objectif des femmes. Ou pire, quand elles veulent des enfants sans mari, quand elles ont la prétention de pouvoir, notamment par insémination[65], se libérer du joug conjugal et en même temps profiter des avantages de la maternité.

Les lesbiennes remettent en cause les certitudes que confère aux femmes l'adhésion aux normes dominantes. En cela les modèles féminins apparaissent aussi totalitaires et prégnants que les modèles masculins.

---

[65] Insémination qui leur est refusée en France dans les centres publics par le pouvoir médical.

Et l'homophobie des femmes contre les femmes n'est pas limitée aux milieux de femmes réactionnaires ou antiféministes. A partir de mes seules expériences personnelles, j'ai pu voir à plusieurs occasions des femmes féministes demander à des lesbiennes d'invisibiliser leur présence lors d'actions militantes, leur demander de cacher leur appartenance à un groupe lesbien. Comme si leur orientation sexuelle discréditait le discours féministe auprès… des hommes ou des médias. Les réactions semblaient suggérer qu'une lesbienne -et d'autant plus une lesbienne féministe- représente une menace permanente pour les autres femmes. Y compris pour les féministes dites hétérosexuelles ou affichées comme telles.

Le fait de montrer que l'on peut vivre sans homme, sans être une femme appropriée ou appropriable par des hommes, représente sans conteste, une peur et une menace. Refuser que des femmes s'affirment libres de certaines contraintes réservées aux dominées est une forme d'homophobie. La recherche sur cet aspect de l'homophobie, comme sur les aspects plus généraux de l'homophobie contre les femmes, sont à poursuivre.

Homophobie et hétérosexisme

L'homophobie est un mode de gestion des rapports entre hommes, et dans une mesure différente entre femmes. Partant, puisque les personnes homosexuelles sont des hommes ou des femmes, c'est aussi un mode de gestion de l'homosexualité masculine ou féminine. L'homophobie particulière n'est donc qu'une conséquence de l'homophobie générale apprise à tous les hommes et à toutes les femmes, indépendamment de leur orientation sexuelle[66].

Les gais et les lesbiennes subissent pourtant une discrimination spécifique. Au vu des témoignages recueillis, on serait même tenté de dire des discriminations. Refus d'embauche, de baux de location, rejet par les ami-e-s ou la famille, agressions… Bref les exemples ne manquent pas. Dès qu'une personne est repérée ou désignée comme homosexuelle, dès qu'elle le revendique, elle est menacée. Et cette violence, qu'elle soit physique (agressions), psychologique, verbale ou sexuelle (viols) est partout omniprésente. Elles obligent les gais et les lesbiennes à d'astucieuses stratégies de défense. Bien entendu, cette violence s'exerce à l'égard de toutes les personnes homosexuelles, désignées ou pas, repérées ou non.

Cette oppression peut-être qualifiée d'homophobie. "L'homophobie décrit toute attitude ou tout comportement négatif face à l'homosexualité" explicite un superbe document pédagogique publié par la Société Canadienne du sida intitulé *L'homophobie, l'hétérosexisme et le sida*[67]. J'espère avoir montré comment cette définition est erronée car incomplète. Elle représente, je l'ai dit, une synecdoque. Cette définition s'applique à

---

[66] Je n'adhère pas, je l'ai expliqué, à des définitions rigides et incomplètes des catégories homosexuel-le- et hétérosexuel-le. L'orientation sexuelle dont je parle peut être temporaire, permanente, simultanée à d'autres ou non.

[67] Cette brochure vise à aider les travailleuses et travailleurs sociaux, les militant-e-s, les intervenant-e-s sociaux, à reconnaître et à lutter contre l'homophobie et l'hétérosexisme. Bien écrite, claire dans les exemples et dans les exercices pratiques qu'elle propose, elle est -à ma connaissance- un des seuls document permettant d'offrir des outils de prévention à un large public. Elle est subventionnée par la Direction générale de la promotion de la Santé et Bien-être Canada.
Bien entendu, les remarques critiques que j'expose sur cette brochure n'entachent pas sa qualité. Les définitions qu'elle donne de l'homophobie et de l'hétérosexisme sont issues des travaux de Joseph Neisen(1990a, 1990b).

l'homophobie particulière et ne concerne que les homosexuel-le-s repérés ou revendiqués. D'ailleurs la brochure canadienne en donne elle-même deux exemples flagrants. S'adressant à ceux et celles qui pourraient être sceptiques devant l'oppression anti-homosexuelle, elle explique :*"Lorsque vous vous servirez du guide, pourquoi ne pas essayer certains choses qui rendraient cette analyse plus réelle ? Par exemple, si vous n'êtes pas lesbienne ou gai, essayez de vivre pendant une semaine comme une personne* ***reconnue***[68] *comme lesbienne ou gaie : vous comprendrez mieux l'oppression que ressentent les gais et les lesbiennes. " (p. 9).* Plus loin, elle explique que l'homophobie s'adresse *"autant aux gaies et lesbiennes, qu'à celles perçues comme telles"* (p. 48).

Alors, me direz-vous comment définir l'oppression spécifique que vivent les personnes homosexuelles ? Qu'elles soient connues comme telles ou pas ? Qu'elles aient décidé de se cacher ou non ? Peut-être même que certain-e-s vont penser que les explications précédentes sur l'homophobie brouillent les cartes. Au lieu de simplifier un concept, je serais en train de l'embrouiller. Après tout, puisque la plupart des autres textes ont défini l'homophobie par rapport à l'homosexualité, pourquoi veut-on changer tout ça?

Quand il s'est agi d'oppression contre des personnes d'autres races, on a nommé le racisme. Les racistes sont ceux et celles qui pensent d'abord en races, qui les classent et qui ensuite sont persuadé-e-s que leur race à eux/elles est supérieure. Quand, d'autre part nous avons affaire à des oppressions qui stigmatisent le sexe biologique d'une personne, on utilise le terme de *sexisme*. Sexistes sont les personnes qui pensent d'abord en fonction du sexe biologique ou social et qui estiment que le leur est supérieur. Dans le cas qui nous préoccupe ici, l'oppression des personnes homosexuel-le-s découle de la certitude qu'ont leurs détracteurs et leurs détractrices, que l'hétérosexualité est supérieure. Ce phénomène est l'hétérosexisme.
On ne fait, me direz-vous, que rajouter un "isme" de plus à la liste déjà fourni des néologismes. A qui la faute ? Certainement pas aux personnes homosexuelles qui elles vivent cette oppression comme étant très spécifique. L'hétérosexisme -et ici, nous adopterons les définitions américaines- est la discrimination et l'oppression basées sur une distinction faite à propos de l'orientation sexuelle. L'hétérosexisme est donc aussi la "promotion incessante, par les institutions et/ou les individus, de la supériorité de l'hétérosexualité et de la subordination simultanée de l'homosexualité. L'hétérosexisme prend comme acquis que tout le monde est hétérosexuel, sauf avis contraire"[69].

Bien que cet essai s'intéresse prioritairement à l'homophobie, il apparaît utile de poursuivre un peu dans la description de l'hétérosexisme. L'objectif est de montrer brièvement les différences qu'il y a entre l'homophobie et l'hétérosexisme, montrer qu'ils sont deux paradigmes de pensée imbriqués mais différents. Bref au lieu de brouiller les cartes, les définitions fournies par la sociologie et l'anthropologie des sexualités permettent d'interroger nos systèmes de penser et de vivre le monde et ceci, bien au-delà de la sexualité elle-même. Si on accepte la définition la plus courante de l'hétérosexisme, on constate que ce terme peut caractériser ainsi toute attitude, ou tout raisonnement, qui fait de l'orientation sexuelle un discriminant central. En d'autres termes, le fait de distinguer dans la pensée les homosexuel-le-s des autres, en faire une catégorie particulière, voilà qui est hétérosexiste. Ne pas intégrer dans nos représentations courantes les gais et les lesbiennes, les hommes qui font l'amour avec d'autres hommes, les femmes qui font l'amour avec d'autres femmes, constitue aussi une forme d'hétérosexisme.

---

[68] souligné par moi.

[69] Cette définition est une adaptation (libre) de celle proposée par Joseph Neise, *op. cit.*

Arrêtons-nous deux minutes : combien de nos manuels scolaires présentent les amours entre hommes et/ou entre femmes ? Combien de discours d'hommes ou de femmes politiques incluent les couples où les partenaires sont du même sexe ? Où sont les lois qui donnent aux conjoint-e-s homosexuel-le-s les mêmes droits que les conjoint-e-s hétérosexuel-le-s ? Quels sont les hôpitaux qui offrent un lit à côté du/de la malade quand le conjoint ou la conjointe est homosexuel-le comme on le fait parfois pour les couples hétérosexuels ? Mais allons plus loin. Peut-on aujourd'hui faire un reportage sur l'Afrique du Sud sans parler de l'apartheid ? Expliquer la misère des pays du tiers-monde sans parler du colonialisme qui les a épuisés, spoliés, ruinés ? Parler des noirs américains, de leurs luttes pour l'égalité des droits, sans parler de racisme ? Bien sûr que non. Dans nos sociétés démocratiques, une fois un problème comme l'apartheid ou le racisme identifié, ne pas le mentionner revient à en être complice. Les homosexuel-le-s vivent pourtant des formes quotidiennes d'oppression. Comment les aider et nous aider à vivre mieux ? A dépasser ces caricatures de catégorisation sociale ? Ne pas mentionner les discriminations vécues par les homosexuel-le-s revient à les cautionner. Faire comme si le problème n'existait pas. Continuer à faire de l'hétérosexualité la norme dominante ; c'est de l'hétérosexisme.

J'imagine déjà les réactions, les insultes, voire la menace. Certain-e-s vont penser que le fait de parler librement de l'homosexualité constitue une forme de prosélytisme, une sorte de publicité gratuite. Il faut alors se poser deux questions :

- L'hétérosexualité est-elle si fragile que la mention d'autres sexualités la fasse vaciller ?
- Pensons-nous sérieusement que rendre publique l'homosexualité d'une partie de nos concitoyen-ne-s va venir changer le nombre d'hommes et de femmes qui préféreront les relations avec des personnes du même sexe ?

Pour l'instant il y a problème : justement parce que l'attirance pour une personne de son sexe n'est ni une maladie, ni un quelconque problème, mais bien un choix personnel, permanent ou non, un désir non répressible mais qui doit pourtant être vécu dans le secret, Si la société force les gens à vivre une telle attirance dans le secret, bien des hommes et des femmes, vont se croire obligés de tout faire pour mimer l'hétérosexualité, y compris se marier, faire des enfants, les élever en famille nucléaire. Quand ils/elles découvrent leur véritable attirance sexuelle, c'est souvent la catastrophe pour eux/elles et leurs proches. Qui a intérêt à voir une sexualité bafouée, une sensibilité cachée ?

A l'époque des droits de la personne, le modèle hétérosexiste -relativement récent[70], structuré sur l'oppression d'une partie de la population paraît bien dépassé. Non seulement il constitue un frein à la prévention du sida, une véritable atteinte à nos libertés collectives, mais le modèle hétérosexiste est une survivance d'un régime de terreur et d'ordre moral où tout pouvait se faire (y compris les abus multiples) à condition que ce soit bien enrobé dans le secret.
Tant que l'homosexualité sera réprimée, ne pas avoir d'attitudes hétérosexistes passe par faire de la sensibilisation aux formes d'oppressions que vivent les hommes et les femmes qui choisissent de vivre leur sexualité avec des partenaires du même sexe.

[70] Voir les articles de Brigitte Lhomond et de Michel Dorais dans ce livre.

L'homophobie masculine contestée

Cette dernière partie examine comment se modifient nos représentations collectives actuelles de l'homophobie masculine. Je laisse à d'autres le soin d'expliquer les transformations de l'homophobie au féminin. J'aimerais inscrire cette question au sein des débats auxquels je participe depuis plusieurs années sur l'évolution des hommes reconnus comme antisexistes ou proféministes.

Les luttes menées par les mouvements gais, l'apparition du sida, le brouillage des codes provoqués par la modernité et la diffusion du féminisme, voilà autant de facteurs qui bouleversent quelque peu les cartes de cette homophobie collective. Tout se passe comme si plusieurs processus venaient agir en superposition. D'un côté, on assiste depuis près d'un quart de siècle à des luttes égalitaristes d'hommes et de femmes qui, à l'instar d'autres "minorités" (les noirs, les beurs[71]…) réclament des droits. Les gais s'organisent en lobbies pour les obtenir. Mais on voit aussi plus récemment apparaître de nouvelles tendances modernistes au sein des états industrialisés ; tendances qui prônent certaines formes de *gratitude* envers les mouvements homosexuels pour l'efficacité de leur lutte contre le sida. *"Ils ont payé à la maladie un tribut si élevé"* entend-on quelquefois. De plus, compte tenu de la forme majoritaire de contamination au sein des sociétés industrialisées, ainsi que la nécessaire collaboration des homosexuels (qu'ils soient ou non désignés, repérés ou revendiqués), les pressions sont fortes pour que les Etats modernes facilitent l'intégration normative de ce mode de vie[72]. On en mesurera sans doute les effets dans quelques années.
De l'autre côté, on ne peut nier qu'on subit les effets du féminisme et de la post-modernité. Non seulement les catégories usuelles pour penser le monde, du moins celles héritées de l'époque moderne, commencent-elles à perdre leurs sens, mais le modèle de l'homme viril et homophobe est de plus en plus dénoncé en tant qu'expression du machisme et de la domination masculine à l'égard les femmes.

L'homophobie, qu'elle soit ou non particulière, devient donc un obstacle à l'évolution des hommes. Et partant, à l'évolution des rapports hommes/femmes. Elle représente un anachronisme dans la marche vers l'égalité des sexes voulu par les féministes et les hommes antisexistes, qu'ils soient gais ou non.
On voit alors se développer différents discours qui transforment l'homophobie.

L'homophobie libérale :
L'homophobie libérale a à voir avec l'acceptation croissante de l'homosexualité. A condition qu'elle soit enrobée d'un discours -on pourrait dire une sauce- sur la *différence.*

---

[71] On appelle ainsi en France les jeunes maghrébins issus de l'immigration.

[72] Pour preuve le Contrat d'Union Civile (CUC) proposé en France, les divers modes d'union entre homosexuel-le-s qui apparaissent dans les pays industrialisés. Même les Eglises (ainsi l'église réformée du Canada lors de son congrès en août 1992) discutent aujourd'hui du mariage homosexuel. Pour preuve aussi le financement de notre recherche sur l'homophobie, première de ce genre en France. Cette étude aurait été difficilement envisageable il y a quelques années.
Ceci ne doit pas nous faire oublier que ces tendances modernistes se heurtent toujours à de vieilles réminiscences homophobes. En France, les débats sur le CUC sont contemporains d'une tentative par le Sénat de réintroduire des lois contre les homosexuel-le-s. Et le CUC n'a pas été accepté, y compris par la majorité de gauche de l'époque. De même, malgré les promesses de Clinton, le débat sur l'intégration des homosexuels dans l'armée américaine n'est toujours pas réglé.

C'est un peu le même genre de discours que l'on retrouve dans l'ensemble des propos racistes, antisémites ou xénophobes… D'une part, souvent, on affirme en connaître, avoir de très bon-ne-s ami-e-s homosexuel-le-s, ou "ne pas être géné-e-s" par l'homosexualité ; de l'autre l'accent est mis sur la différence. D'autre part, la différence d'orientation sexuelle est érigée en différence ontologique et téléologique. Elle résume tout. Elle explique et justifie tout. Le "monde" homosexuel est alors décrit comme une partie "différente" du social, un monde composé de personnes qui par *essence* [73] sont différentes du locuteur ou de la locutrice. Ce style de propos tenus sur la différence d'orientation sexuelle, ne relève ni de l'indifférence, ni de la déférence, mais consiste plutôt en une classification normative où le modèle du locuteur ou de la locutrice est considéré comme normal/général/ordinaire. Les pratiques homosexuelles apparaissent alors comme un sous-produit minoritaire de ce monde-là. Les personnes homosexuelles sont acceptées à la condition qu'elles aussi acceptent d'entrer dans la partition du social que propose le discours homophobe sur la différence.
Bien évidemment l'homophobie libérale, parce qu'elle est construite sur la différence, ne propose aucun lien entre homosexualité et construction hiérarchisée des genres. Aucune articulation entre homophobie et domination des femmes. Aucune passerelle entre virilité obligatoire et homophobie particulière. Bien au contraire, l'homophobie libérale affirme dans ses prémisses que l'homophobie est une question limitée à la sexualité et que la nature demeure tout de même fondamentalement hétérosexuelle.
Réduire l'homophobie à la sexualité des gais et des homosexuelles, quelles que soient les positions idéologiques sur le patriarcat et la domination des femmes (cette homophobie libérale se retrouve souvent dans le discours antisexiste) ne permet pas de déconstruire la hiérarchisation des genres. Au contraire cela limite la prise de conscience et les changements des hommes et des femmes.

Homophobie et domination masculine
Nous avons vu jusqu'à quel point homophobie et domination des hommes envers les femmes sont intimement liées. **L'homophobie est le garant, chez les hommes, de la domination sur les femmes en structurant les rapports homme-s/homme-s à l'image hiérarchisée des rapports homme-s/femme-s.** On a pu entrevoir dans cet article, le prix que doivent payer les hommes pour obtenir les privilèges inhérents aux rapports sociaux de sexe actuels.

Déconstruire les rapports de domination hommes/femmes, supprimer les prisons du genre (Hurtig, Pichevin, 1986) passe par dévoiler l'ensemble de ses composantes, y compris l'homophobie. Mais encore faut-il pour ce faire, que les hommes et notamment les hommes-chercheurs que nous sommes, acceptent de rompre avec l'androcentrisme. Et faut-il aussi, collectivement tant hommes que femmes, dépasser l'éternel débat sur l'aliénation des hommes, débat qui traîne comme un vieux serpent de mer dans la littérature féministe et proféministe. Que celle-ci soit produite par les femmes ou par les hommes.
Nous allons reprendre ces questions une à une.

L'androcentrisme
Je sais qu'à la lecture de ce qui précède de nombreuses femmes seront étonnées. La plupart d'entre-elles n'ont jamais eu connaissance des mécanismes de construction du masculin. Elles n'ont jamais imaginé que les agressions fréquentes qu'elles subissent de la part de certains hommes ont d'abord été vécues et expérimentées au sein même de la communauté masculine, et ce, par les hommes eux-mêmes. Car même de nature

---

[73] Dans les faits, l'homophobie libérale adapte les anciennes croyances sur l'inverti, la maladie mentale ou la perversion, décrites par ailleurs dans ce livre.

différente, les violences homophobes et les violences contre les femmes sont complémentaires. Quant aux hommes, plusieurs découvrent également avec stupéfaction, qu'ils ne furent pas les seuls à subir les abus liés à l'éducation masculine.

Les rapports de domination sont fondés sur l'existence d'un secret collectif que partagent à des degrés divers les dominants. Secret dont la révélation dans nos contrées, contrairement à d'autres ethnies (Godelier, 82), n'entraîne pas de mise à mort, mais une somme de représailles diverses[74]. Dans *L'Arraisonnement des Femmes* (1985 : 212), Nicole-Claude Mathieu note avec raison que, dans bon nombre de sociétés, la connaissance des faits et des idées sur la domination n'est pas partagée : *"hommes et femmes ne reçoivent en partage […] ni la même quantité, ni la même qualité d'informations sur les connaissances, les représentations et les valeurs […] De plus, l'information serait-elle théoriquement "la même", l'expérience vécue n'en est pas la même de part et d'autre de la barrière."*

Qui donc, à part les hommes et les hommes-chercheurs en particulier (qui composent la majorité de la communauté scientifique), peut permettre de rompre ce secret collectif et d'en approfondir les termes ? Encore faut-il, pour ce faire, quitter l'androcentrisme.
L'androcentrisme, a été partiellement défini par Molineux en 1985 comme "la *tendance à exclure les femmes des études historiques et à accorder une attention inadéquate aux rapports sociaux dans lesquels elles sont insérées"*. En 1992, dans l'introduction au numéro spécial du *Bulletin d'information et d'Etudes Féminines* consacré aux hommes et au masculin, nous étendions avec Marie France Pichevin cette définition *:" L'autre face de l'androcentrisme est la tendance qui consiste à participer d'une mystification collective visant pour les hommes à se centrer sur les activités extérieures, les luttes de pouvoir, la concurrence, les lieux, places et activités où ils sont en interaction (réelle, virtuelle ou imaginaire) avec des femmes, en minorant, ou en cachant, les modes de construction du masculin entre hommes."*

Or, effets de l'androcentrisme, antisexisme et dénonciation de l'homophobie ne sont pas encore forcément lié-e-s. J'en donnerai un exemple pour essayer ensuite de comprendre les effets que produit cette dissociation.

Des hommes antisexistes et homophobes

Les luttes féministes ont permis que des hommes commencent à prendre leurs distances face aux idées et préjugés sexistes qui forment le corpus des informations reçues dans la maison-des-hommes. Et ceci, tant dans leurs réflexions intellectuelles, dans les interventions sociales, que dans leur vie quotidienne.

Certains, dès 1975 en France et 1979 au Québec, ont forgé parallèlement aux groupes de conscience féministes, des "groupes d'hommes" pour réfléchir "avec leurs mots à eux" aux effets de la domination masculine sur eux-mêmes et sur leurs proches. Si quelques-

---

[74] Qu'un homme se plaigne de sévices effectués par des hommes, qu'un homme révèle l'abus qu'il a pu subir et aussitôt on le suspectera soit de mensonges, soit d'homosexualité, soit des deux. Parfois, il sera purement et simplement rejeté de la communauté masculine. J'ai rencontré, en France et au Québec, des hommes qui ont de manière plus ou moins directe perdu leur travail, n'ont pas eu une place recherchée [y compris à l'Université dans des départements dits progressistes], perdu leurs amis, été rejeté par leur famille… Les modes précis de rejets s'adaptent bien évidemment aux différentes circonstances historiques. Aujourd'hui, on ne refuse pas une place à un homme intellectuel pour cause de soupçons d'homosexualité. Soit on le juge "radical" soit même, on explique que l'on ne tient pas à embaucher des hommes, qui Sida aidant, risquent "de ne pas tenir leur place bien longtemps".

uns ont expérimenté des contraceptions masculines, d'autres -la plupart- ont approfondi ce que pouvaient être de nouveaux rapports entre hommes, entre hommes et femmes. Des relations où ils ont découvert tout à la fois la tendresse entre hommes et des rapports qui leur montraient qu'il est possible, en dehors des luttes permanentes pour être le meilleur, de vivre autre chose entre hommes, comme entre hommes et femmes. J'ai qualifié, après d'autres, ce mouvement de *masculinisme*, (Pierre, 1980 : 8 ; Welzer-Lang, 1986 ; Dorais, 1988, 1991) en refusant de laisser la primeur de ce terme aux groupes d'hommes réactionnaires et sexistes, aux pères divorcés revanchards qui étendent un conflit non résolu avec leur ex-conjointe à l'ensemble des femmes[75].

Par la suite, délaissant un peu l'intimité des groupes d'hommes, quelques pionniers ont ouvert des centres pour hommes violents. *"Puisque nous, hommes ordinaires, nous avons pu grâce à des ruptures de modèles, changer et vivre un questionnement féministe et masculiniste, pourquoi d'autres hommes ne le pourraient-il pas ?"* semblaient dire ces intervenants. A la même époque ou un peu avant, mais dans des lieux distincts, des hommes et des femmes, revendiquaient leur homosexualité et créaient le "mouvement gai". Dès 1970, en France, le Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire essayait de sensibiliser les hommes et les femmes sur l'hétérosexisme.
Par la suite, mais sans en déployer l'intégralité du sens que je développe ici, témoignages et écrits ont dénoncé ce que l'on peut qualifier d'homophobie particulière. Mais l'analyse critique de l'homophobie et de la domination des hommes ont rarement été liées dans les analyses produites par les hommes qui se réclamaient de l'antisexisme. Au mieux, devant la pression que représentait le mouvement gai, l'homophobie libérale a pu voir le jour. Comme je l'ai décrit précédemment, on soutenait les revendications des homosexuels, mais en s'arrangeant pour montrer qu'on n'était pas concerné. *Qu'on n'en est pas*. L'homophobie est le problème des gais. Point. Fermez le ban.

Par exemple, dans certains groupes d'accueil pour hommes violents, ou bien on refuse d'accueillir des hommes homosexuels[76] qui ont des problèmes à régler avec leurs violences sous prétexte de spécificité, ou bien on les isole. *"Tu comprends, les hommes violents ne comprendraient pas"* ai-je pu entendre. Et dans tous les cas, on semble limiter l'intervention sur les hommes violents à la reprise des thèmes féministes. En aucun cas, on ne lie homophobie et domination masculine. Pire, il arrive qu'on (re)joue la "guerre des hommes" entre intervenants[77] en s'invectivant publiquement -entre hommes- à propos des positions "correctes" ou "incorrectes" vis à vis des femmes.
Certaines questions doivent être posées clairement. Qu'en est-il dans les programmes pour hommes violents, et pour les intervenants de manière personnelle, des positions, des attitudes, des comportements vis à vis des hommes ? Des attitudes homophobes dont la première semble être de (se) prouver qu'on est le meilleur, le plus proféministe ? On n'en parle pas. On a même l'impression que les hommes ont trouvé une nouvelle

---

[75] Rappelons qu'une association appelée indûment Mouvement pour la Condition Masculine revendiquait, il y a peu en France : "Etre consulté obligatoirement -pour l'homme marié- en cas de recours à la contraception ou à l'avortement par sa femme" ; "Moindre crédulité sur les dénonciations de viol".

[76] Cet exemple nous montre une forme d'articulation entre homophobie particulière et homophobie. La question des homosexuels est souvent l'arbre qui cache la forêt des constructions homophobes. On a ici la même construction sociale que l'on trouve dans les rapports entre antisémitisme et constructions racistes.

[77] On a pu en avoir un triste exemple lors de la rencontre "L'intervention auprès des conjoints violents" organisé par le Ministère Santé Services Sociaux au cours du 2ème congrès mondial sur la violence et la coexistence humaine (Montréal, Juillet 1992). Ce qui ne veut évidemment pas dire, bien au contraire, qu'il faille faire l'économie de la critique, ou que toute critique soit une déclaration de guerre.

manière de continuer à parler -entre eux- des femmes sans jamais s'impliquer personnellement dans le discours. Loin de moi, j'espère qu'on l'a compris, un quelconque procès d'intention ou l'idée d'opposer aliénation des hommes et oppression des femmes. Ce sont les deux faces de la même médaille, celle où un genre domine l'autre. Quel crédit peut-on en effet accorder à des hommes qui changent, ou prétendent changer, uniquement par rapport aux femmes ? Dans la mesure où la construction du masculin n'est pas remise en cause de manière fondamentale, je serais tenté d'y voir des changements cosmétiques, des variations discursives. Des discours qui alimentent des luttes de pouvoir. "*Chassez le naturel, il revient au galop*" écrivait Destouches.

Pour en comprendre le sens, il faut établir un parallèle avec le féminisme. Le discours sur la domination des femmes tel que produit par le mouvement féministe, contrairement à une vision simpliste et réductrice, a souvent été difficile à accepter par de nombreuses femmes. En mettant parfois en exergue des éléments centraux qui structurent et constituent le quotidien des femmes, des féministes ont pu même paraître menaçantes aux yeux de certaines femmes. N'oublions pas que chaque rapport de domination consent des bénéfices secondaires aux personnes dominées. Remettre en cause leur propre situation de personne dominée a nécessité, pour bien des femmes, de perdre leurs illusions sur leur *pouvoir* dans la maison, d'abandonner les "bénéfices" de la protection des hommes, d'accepter de se vivre comme êtres autonomes. Du côté des hommes, tout semble se passer aujourd'hui comme si certains d'entre eux acceptaient -sous la pression- de "perdre" pour partie leurs privilèges par rapport aux femmes, et donc de gagner d'autres modes de relations possibles. Mais en même temps, tout se passe comme si certains voulaient quand même garder les privilèges conférés par l'homophobie. Les discours de déférence ou d'allégeance aux femmes et/ou au féminisme ne suffisent pas pour changer le rapport au monde.
7879808182

---

78 Kenneth Clatterbaugh, *The oppression debate in Sexual Politics, non daté, (ronéoté)*

79 Ce qui n'enlève rien des qualités de ces publications concernant la critique des positions antiféministes que véhiculent certains discours masculins. J'ai moi même participé à l'édition de certains de ces articles (Dankwort, 1992).

80 Ce débat est d'ailleurs américano-québécois, les publications des groupes d'hommes antisexistes en France n'ont jamais, à ma connaissance, utilisé le concept de domination.

81 Ce qui n'empêche pas cet auteur, autre biais androcentrique, d'éviter toute référence aux travaux féministes français sur lequel il s'appuie largement. *"Déconstruire la manière dont nos systèmes sociaux créent les hommes de toutes pièces, leur apprennent les mécanismes subtils de la domination, nécessite d'intégrer, non seulement les femmes dans les analyses, les effets de la domination masculine sur les femmes, mais plus encore d'accepter de reconnaître les études féministes. Quoique voulant apparaître comme ceux qui découvrent le monde, lutter contre l'androcentrisme dans les sciences sociales, passe - pour les hommes - par (re)connaître les travaux précédents, souvent écrits par des femmes chercheures. "* écrivions nous avec Marie France Pichevin dans le préambule du BIEF sur *les hommes et le masculin*.
Bourdieu dans son important article ne dit rien non plus sur l'homophobie. Il reproduit un travers maintenant traditionnel de la littérature masculine : suivre à la lettre les critiques féministes, les saupoudrer d'emprunts aux réflexions antisexistes et masculinistes, sans jamais dévoiler des informations sur le contenu de l'aliénation masculine. On peut qualifier sociologiquement son attitude de défensive et libérale.

82 Qu'on me pardonne cette vision simplifiée, mais non simpliste, des mécanismes de la domination. D'autres auteures depuis Simone de Beauvoir ont parfaitement décrit les mécanismes de soumission du deuxième sexe par ceux qui se considèrent comme les premiers. On peut lire avec intérêt *Fortune et infortune de la femme mariée* pour avoir une traduction conjugale de cette métaphore écrite par un homme (de Singly, 1987).

L'évolution des hommes
Les processus par lesquels les hommes évoluent méritent un temps d'analyse. Certains le font par obligation. Quand par exemple un tribunal les oblige à suivre une thérapie dans un centre pour hommes violents, ou quant ils sont envoyé en prison ; lors d'une période de chômage, quand l'homme perd son statut de pourvoyeur, lors d'une longue maladie… Dans ces moments, les relations conjugales doivent s'adapter aux nouvelles réalités sociales vécues par l'homme et la femme. Lorsque la menace cesse (peut-on mettre un-e policier-e derrière chaque homme ?), quand les conditions économiques redonnent à l'homme son statut central dans la famille, si les ruptures de modèles sexués ne sont que superficiels, il y a de fortes chances que les changements s'estompent.
On mesure ici les limites des interventions répressives[83].

D'autres hommes changent parce qu'ils sentent que les conditions sociales et journalières de la domination deviennent dépassées. Quand les femmes qu'ils aiment sont autonomes, affirmatives et revendicatrices -et c'est souvent parce qu'elles sont ainsi qu'ils les aiment- il devient alors difficile d'exiger les privilèges de la domination domestique. Cela paraît antagonique avec la relation. Dans d'autres cas, les hommes décident de vivre seul, d'assumer entièrement leur autonomie.
Certains de ces hommes, en critiquant une partie du modèle masculin appris dans la maison-des-hommes, ont -homophobie oblige- réalisés qu'ils sont amenés à remettre en cause l'entièreté du modèle dominant. Tout porte à croire, dans l'état actuel des travaux effectués dans par notre groupe de recherche à Lyon, que le masculin apparaît comme un genre totalitaire. Qu'un début de remise en cause des injonctions sociales, dans les répercussions négatives qu'elle produit, pousse les hommes concernés à étendre leurs remises en causes à d'autres prescriptions de genre[84] [85], ce que certain-e-s appellent *rôles*. Parmi les hommes que j'ai rencontrés, il en est ainsi pour ceux qui ont critiqué le militarisme (notamment en France), le sexisme de l'Eglise, également pour ces hommes qui ont voulu vivre leur homosexualité…

Comment faut-il comprendre ces évolutions ? Pourquoi surgissent-elles précisément aujourd'hui ? Quand on perd en partie les privilèges liés à la domination des femmes, on a tendance à en comptabiliser les coûts, d'abord pour soi, ensuite pour les autres. Face à l'évolution des femmes, face aussi aux remises en cause des modèles masculins homophobes par les gais, les hommes s'adaptent. Une nouvelle esthétique du masculin semble alors se faire jour. Et dans cette dynamique, certains traits caractéristiques du masculin deviennent autant d'obstacles qu'il faut franchir pour vivre selon sa nouvelle

---

[83] Ce qui ne veut pas dire que la loi qui marque le seuil d'acceptabilité sociale de violences commises contre autrui, en particulier contre les femmes, ne doive pas s'adapter et faire respecter l'intégrité de la vie humaine.
[84] D'autres publications traitent de la remise en cause, ou du point nodal de remise en cause des constructions sexuées : Welzer-Lang D. (1988, 1989), Welzer-Lang Daniel, Filiod Jean Paul (1992c, 1993) . A travers l'étude des hommes dans les espaces domestiques, contrairement à une vision linéaire, nous avons montré avec Filiod comment les remises en causes du masculin sont fragiles et précaires. Elles sont dépendantes des choix personnels des hommes, mais aussi des conditions sociales dans lesquelles ces choix -obligés, suggérés ou non par leurs compagnes- sont insérés.
De la même manière, et là se joue peut-être un enjeu important pour les féministes, s'autoqualifier d'homme proféministe, ne suffit pas à changer les rapports de domination au quotidien.
[85] Ce n'est pas ici mon propos, mais vraisemblablement, les injonctions du féminin sont aussi paradoxales.

éthique. Pensons à la solitude des hommes : le fait de ne pas parler de soi et de ses émotions alors qu'on vit avec ses proches une relation basée sur l'échange interpersonnel permanent[86]. Le fait d'avoir une sexualité limitée à un axe "tête-queue", quand on découvre que toutes les parties du corps peuvent devenir sources de plaisirs. Être obligé de faire un travail ennuyant et harassant pour des bénéfices mineurs ; de ne pas pouvoir passer suffisamment de temps avec ses enfants…

D'ailleurs, ils sont de plus en plus nombreux les hommes qui se rendent compte aujourd'hui de l'intérêt qu'il y a à changer. Devant l'évolution des rapports sociaux de sexe, les hommes adultes sensibles, fins et délicats sont recherchés par une frange croissante de personnes. Des femmes qui veulent vivre différemment et des hommes qui ont vécu des ruptures de modèles.
Mais tous les hommes ne changent pas de cette façon. Il en reste encore beaucoup qui n'ont pas -encore- eu la chance d'être confrontés à une rupture de modèles. Ceux-là ne semblent pas avoir remarqué l'intérêt personnel et collectif qu'il y a à changer leurs perceptions du sensible. Ce sont précisément ceux que mon ami Michel Dorais qualifie d'hommes désemparés (1989). D'autres ne veulent tout simplement pas perdre les privilèges conférés au masculin. Sexistes et homophobes, ils s'en portent très bien. Certains d'entre-eux, arguent sur le parallèle hommes/femmes. Ils prennent à témoin les taux de mortalité masculine (âge moyen de la vie), les taux de suicide masculins, les accidents de travail… pour prétendre une pseudo-symétrie entre la situation des hommes et celle des femmes. Certains vont même jusqu'à en déduire qu'entre hommes et femmes, ce sont les hommes qui sont les plus malmenés. Ils opposent oppression des femmes et aliénation des hommes. Comme si les premières étaient responsables de l'état des seconds.

Autrement dit, les hommes changent. Ne pas l'admettre relève de la myopie sociale, Toutefois les analyses des changements masculins ne sont pas aussi simplistes que ne le pensent certain-e-s auteur-e-s[87]. Notamment, j'espère l'avoir montré, nous devons aujourd'hui intégrer la critique de l'homophobie dans la déconstruction du masculin.

---

[86] Ce qui a même donné, à une certaine époque le modèle du "tout dire" (Béjin, 1984, 1990), ou plus exactement du "tout avouer" (Foucault, 1976)

[87] Notamment, on ne peut qu'être sceptique devant la nouvelle mode qui consiste à cataloguer les hommes en deux camps : les hommes *durs* et les hommes *mous* (Badinter, 1992 ; Bly, 1992).
Non seulement les connotations du terme "mou" rappellent insidieusement les critiques sises dans la maison-des-hommes. Sont *mous* ou *efféminés* ou *non-hommes*, les garçons qui ne montrent pas de manières récurrentes leur virilité.
Mais de plus, la description que donne Badinter est, elle-aussi, curieuse :
"L'homme mou, dit parfois l'homme-torchon, est celui qui renonce de son propre gré aux privilèges masculins, abdique le pouvoir, la prééminence du mâle que lui confère traditionnellement l'ordre patriarcal. Il domine en lui cette tendance à l'agressivité, abdique l'ambition et la carrière dans la mesure où celles-ci l'empêcheraient de se consacrer à sa femme et ses enfants. Il est favorable à l'égalité des sexes dans tous les domaines. Le couple qui se compose d'une féministe et d'un homme mou partage les tâches domestiques… et organise une démocratie au millimètre près tant la répartition des tâches doit être juste. […] c'est souvent la conjointe féministe qui impose à son partenaire ce nouveau comportement qui lui est profondément étranger. L'homme se sent atteint dans sa masculinité, son identité chancelle et le plus souvent le couple est dissous. "
Comment ne pas lire ici une attaque contre les féministes, une forme de néo-antiféminisme, et une profonde injustice. Sans l'immense vague féministe, les hommes n'auraient jamais changé. En sociologie, on connaît peu de dominants qui abdiquent leur pouvoir de leur plein gré et de manière volontaire. Pour une critique complète de ce livre on peut lire l'article publié dans le *Groupe Familial* (Welzer-Lang, 1993).

L'homophobie, un gisement pour penser les rapports sociaux de sexe du côté des hommes

J'aimerais conclure par une métaphore. Du côté des hommes, l'homophobie, sa compréhension, sa critique, représente certainement un lieu très privilégié, un gisement sans précédent pour comprendre et penser notre état et nos changements.

En effet, la plupart du temps il y a un cloisonnement étanche, une barrière, entre les réflexions sur les rapports hommes/femmes et les réflexions sur les rapports hommes/hommes. D'un côté, les hommes ne se situent que par rapport aux revendications et aux aspirations des femmes et/ou des féministes ; de l'autre, le questionnement face à l'homophobie est souvent limité à se positionner par rapport à l'homosexualité. Produits par des mouvements sociaux différents, les groupes antisexistes et les groupes gais, les critiques des attitudes oppressives des hommes ne sont pas articulées autour de l'identité masculine ou de la construction du masculin. Elles sont plutôt centrées sur un segment des représentations et des pratiques masculines. L'analyse de l'homophobie ouvre des nouvelles perspectives.

Par exemple, il est remarquable de voir les différences d'attitudes qu'adoptent les hommes dans les conférences sur le masculin. Tant que celles-ci traitent de la violence domestique, de l'analyse anthropologique du masculin, des rapports hommes/femmes, les hommes viennent et posent des questions, mais leur attitude demeure souvent centrée sur des préoccupations qui semblent extérieures à eux-mêmes. Bien évidemment, les hommes modernes et progressistes sont contre les violences faites aux femmes, contre le sexisme. Mais ces thèmes ne vont pas "chercher les hommes"[88] dans leur intimité. La plupart du temps les hommes adoptent à leur égard des attitudes défensives. Ils se définissent par la négative : "Je ne suis pas un macho…Je ne suis pas sexiste…" peut-on entendre entre les phrases. Le discours des hommes, même entre eux, paraît encore médiatisé à travers le discours sur les femmes.

Quand on intègre l'homophobie et les questions que je viens de développer, les réactions sont alors bien différentes. Les hommes se sentent touchés. Les exemples leur rappellent à tous des souvenirs douloureux, des formes enfouies, oubliées par lesquelles ils sont passés. La critique de l'homophobie leur donne des clefs pour comprendre comment on a fait d'eux des hommes. Pour leur faire réaliser le prix des renoncements auxquels il a fallu s'habituer. Pour saisir comment nos sociétés structurent les rapports hommes/hommes à l'image hiérarchisée des rapports hommes/femmes.

Il nous reste donc à exploiter ce gisement, à étayer les planches et les galeries qui nous permettront d'approfondir notre compréhension de la construction du masculin et des changements qui sont en cours du côté des femmes, et du côté des hommes. Les recherches empiriques doivent se poursuivre.

Ainsi, il faut maintenant analyser comment fonctionne l'homophobie dans les institutions masculines, affiner de manière ethnographique les connaissances sur les structures de la maison-des-hommes… Nous n'en sommes encore qu'à l'aube des recherches sur le masculin.

Les hommes ne parlent pas. Ou si peu. Nos études sont encore exploratoires. Il faut connaître davantage les rapports qu'il y a entre les abus vécus par les hommes au sein de la maison-des-hommes et la reproduction de ces abus sur les femmes et les hommes. Il faut situer les places de l'homosexualité et de l'homosocialité dans l'homophobie. Quelles sont les articulations précises entre ces trois réalités ? Le moment est venu de commencer à faire l'histoire des hommes, pour abandonner l'histoire de l'Homme où sont effacé-e-s le genre des personnes et les remises en cause des assignations de rôles.

---

[88] Pour utiliser une expression québécoise.

De la même façon, comment faire l'économie de l'étude de l'homophobie politique et de l'homophobie en politique. On le voit, la route est longue et le gisement est riche de sens à approfondir.

Ensuite il faudra penser à l'intervention sociale. Que faire contre l'homophobie ? Quelles politiques mettre en place ? Quelles interventions sociales produire ?
Difficile pour un chercheur de se faire conseiller. Je ne cesse de le répéter à travers les différents thèmes que j'ai pu aborder dans mes travaux. J'ai déjà maintes fois décrit les difficultés de la tâche. Au mieux pouvons-nous essayer de tirer quelques pistes que d'autres spécialistes, intervenant-e-s de terrain ou militant-e-s pourront approfondir.

L'homophobie est un problème politique. Au sens le plus profond que peut prendre ce terme. Quel prix sommes-nous prêts à payer pour éradiquer la domination des femmes et l'aliénation des hommes ? On comprend l'étendue de la question. A moins qu'on doive la formuler autrement : quelles devront être les luttes sociales des femmes, des hommes, homosexuel-le-s ou non, qui nous obligeront à changer profondément dans les décennies à venir ?

Annexe : un exemple de littérature masculine sur le lesbianisme
ou
Comment les Mâles -les vrais- guérissent les lesbiennes

Dans le numéro 41 de la série brigades mondaines, écrite par Gérard de Villiers, intitulé *La princesse des catacombes*, l'inspecteur Boris Corentin mène l'enquête sur le meurtre particulièrement sadique perpétré contre deux jeunes et jolies femmes dont l'auteur nous avait décrit auparavant les ébats sexuels. En compagnie de l'amie (fidèle) de l'une des deux, il cherche à identifier les assassins. Après divers détours et contours dans les catacombes de Paris, il les trouve, en tue certain-e-s et envoie les autres en prison. On le voit, l'intrigue est des plus classique. Merci la police !

Au départ, on vous offre une description du héros idéal : *"Deux yeux très noirs, brûlants d'intelligence, de force, de bonté […] une mâchoire virile aux maxillaires parfaitement symétriques qui aurait pu paraître dure si l'ensemble du visage n'avait pas été baigné, en fait, par une intense expression de bonté et de tendresse. […] Un athlète qui avait passé depuis longtemps le cap des 35 ans […] Un parfait sosie d'Alain Delon. […] quatre-vingt-cinq kilos de muscles, un mètre quatre-vingt-cinq. Un grand fauve toujours en chasse…(pp 55-56) Un physique de Dieu grec (p.86) ."* En chemin, vous avez droit à une dizaine de descriptions de scènes de viols de femmes réalisés par les "méchants" (pp 50, 115, 121, 135, 147, 196) à l'aide d'objets contondants et énormes (pp. 48, 49, 120, 135), voire réalisé par une femme (pp 119, 135). Le tout agrémenté de scènes de tortures sur les femmes (pp 49, 135).

Les rapports au lesbianisme ? C'est que l'amie de la victime est lesbienne. Nous avons donc droit au départ de "l'œuvre" à une description d'amours lesbiens (pp 28-29) et par la suite l'ensemble du livre porte sur la "rédemption" de ce *"garçon manqué"* (p.88) qu'est Marianne. Après qu'elle eût *avoué* (p. 89) son lesbianisme, l'auteur nous en explique les raisons. Si elle est homosexuelle, c'est qu'elle n'a jamais rencontré d'homme comme le héros : *"Vous n'êtes pas comme les autres, dit Marianne d'une voix lourde de regrets. Pourquoi les autres hommes ne vous ressemblent pas ? Pourquoi n'ai-je jamais rencontré que des… que des…"* (p.92). L'inspecteur principal Boris Corentin comprend. Il comprend tout et la prend sous sa protection, chez lui. D'ailleurs ça tombe très bien, lui vieux célibataire endurci, correct, différent des images mythiques des violeurs [*"Les femmes ne sont pas un problème pour moi. Autrement dit, je ne suis pas en manque […] je ne vais pas me transformer, sur les douze coups de minuit, en violeur… "* p. 93]. Il manque seulement de femme d'intérieur. Elle, comme toutes les femmes, aime ça : *"Je me sens brusquement une vocation de femme d'intérieur, laissa-t-elle tomber rêveusement"* (p.94). Vingt pages plus tard, et quelques attouchements en plus, elle commence à guérir :

- "Tu n'es pas trop déçu ? murmura-t-elle. C'est tout ce que je peux faire pour le moment, tu sais. Peut-être que je finirai par <<guérir>> avec toi. Qui sait ?

-"Boris repensa à la fellation merveilleuse qu'elle venait de pratiquer. Toute en virtuosité. Pour une novice de l'hétérosexualité, elle était douée…" (p.112).

Après des efforts désespérés *("Il comprit tout de suite les efforts désespérés qu'elle faisait pour se rapprocher de lui. Pour le désirer autant qu'elle avait pu désirer des femmes, jusqu'à présent…"* p.134), elle arrive à dépasser ce qui créait son homosexualité, à savoir la haine des hommes (*"Sa vieille méfiance, sa sourde haine pour les hommes s'en allaient lentement jour après jour, grâce à Boris"* p. 136). Et alors, à son tour, elle comprend. Elle comprend tout. La sexualité et les hommes et les rapports qui les lient (*"Elle ne comprenait pas qu'une femme puisse <<s'abaisser>> à des caresses qui, à ses yeux, représentaient le comble de l'humiliation. Maintenant elle comprenait. Et même, elle comprenait qu'elle avait perdu énormément de temps à considérer tous les hommes comme d'abominables brutes, des ennemis héréditaires"* p. 137).

Et la guérison progresse. Au même rythme que la soumission de Marianne à ce beau mâle : *"Mon corps est à toi … […] Tu sais, dit-elle, je sens que je suis presque complètement guérie. Bientôt, tu pourras faire de moi ce que tu veux"* (p. 138). La Rédemption arrive avec la première pénétration :

" Viens dit-elle, tout de suite. N'aie pas peur. J'ai besoin que tu me…

Elle prononça le mot. Un mot qui lui avait fait longtemps horreur, qui lui semblait être le signe éclatant et scandaleux de la domination de l'homme sur la femme. Mais qui lui apparaissait plus, à présent, comme le symbole d'une merveilleuse soumission voulue et consentie" (p. 170).

Une fois "convertie" (*"convertie lentement à la sexualité de la majorité des hommes et des femmes"* p. 178), à l'aide du Super-Professeur-Héros, elle progresse très vite (*"Elle refaisait toute son éducation sexuelle en accéléré"* p. 187). A travers le danger, les scènes de tortures, de viol (qu'elle subit elle aussi), il/elle profitent de leurs quelques moments de liberté pour faire l'amour.

Puis vient le temps de la séparation, des bilans, cet homme de qui *"elle avait peu à peu appris l'amour'* (p.216), avec qui elle avait vécu *"le bonheur, le vrai, le normal"* (p.217), cet homme, elle devait le quitter.

"Tu vas me dire si j'ai été une bonne élève" murmura-t-elle à la dernière page du livre avant de faire une dernière fois l'amour.

Je dis "faire l'amour", mais les descriptions feraient plutôt penser à l'installation d'un chapiteau de cirque, quand il faut cogner, frapper les pics pour monter et tendre la toile. Jugez-en par vous même : *"un épieu de chair se cabrait en forçant l'anneau brûlant et étroit qu'elle lui offrait"*, *"du bélier qui la perforait"* (p.62). *"Les coups de boutoir …qui la transperçait"* (p.83) ; "*En le sentant entrer, gonflé à éclater comme un bélier"* (p.104)…

Bibliographie

BADGLEY Robin. et alii. (1984), *Infractions sexuelles à l'égard des enfants,* Rapport du Comité sur les infractions sexuelles à l'égard des enfants et des jeunes, Approvisionnement et Services, Ottawa, , vol. I et II.
BADINTER Elisabeth, *XY De l'identité masculine,* Odile Jacob, 1992
BARRET, M.B. (1990) "*Invisibles lives. The truth about millions of women-loving women"*, USA, New Yok, Harper and Row.
BAUDOUX Claudine, ZAIDMAN Claude (eds) (1992), *Egalité entre les sexes, mixité et démocratie,* Paris, l'harmattan.
BEAUVOIR (de) Simone (1974), *le deuxièmes sexe,* "Idées", NRF (1ère éd. 1949).
BEJIN André (1984), Le mariage extra-conjugal d'aujourd'hui, dans *Communications,* n° 35, Points, Seuil, pp. 198-224 (1ère édition 1982).
BEJIN André (1990), *Le nouveau tempérament sexuel*, Paris, KIMé
BLY Robert (1992), *L'homme sauvage et l'enfant,* Paris, Seuil.
BONNET Marie Jo (1981), *Un choix sans équivoque,* Paris, Denoël Gonthier.
BOURDIEU Pierre (1980), *Le sens pratique,* Paris, Editions de minuit.
BOURDIEU Pierre (1990), La domination Masculine, in *Actes de la Recherche en Sciences Sociales,* n° 84, pp 2-31.
CARAGLIO Martine (1989), *Identité lesbienne, identité sexuelle et processus de catégorisation,* DEA d'Etudes Féministes, Université Paris VII.
CHURCHILL Wainwright (1967), *Homosexual Behavior Among Males, A Cross-Cultural and Cross-Spécies Investigation,* USA, New York, Hawthorn Books.
DEVREUX Anne Marie (1992), Etre du bon côté, in WELZER-LANG D. FILIOD J.P. (ed.) 1992, *Des hommes et du masculin* pp 147-164.
DORAIS Michel (1988), *L'homme désemparé,* Montréal, éd. VLB.
DORAIS Michel (1991), *Tous les hommes le font, parcours de la sexualité masculine,* Montréal, Le Jour/VLB.
FOUCAULT Michel (1976, 1984 , 1984), H*istoire de la sexualité*: 3 tomes ; T1: *la volonté de savoir* , T2 : *l'usage des plaisirs*', T3 : *Le souci de soi*',Paris, Gallimard.
GARFINKEL Harold (1956), "Conditions of Successful Degradation Ceremonies", in *American Journal of sociology,* N° 61, pp 420-424.
GARFINKEL Harold (1986), "Du bon usage de la dégradation", in *Sociétés II*, vol 2, n°6.
GODELIER Maurice (1982), *La production des Grands Hommes* , Paris, Fayard.
GODELIER Maurice (1984), *L'idéel et le matériel,* Paris, Fayard.
GOFFMAN Erving (1975), *La mise en scène de la vie quotidienne,* Paris, Ed. de Minuit, tome 2.
GOFFMAN Erving (1983), *Stigmates*, Paris, Ed. de minuit.
GUILLAUMIN Colette (1978). Pratiques de pouvoir et idée de nature : 1 : L'appropriation des femmes; 2 : le discours de la nature in *Questions féministes* n°2 et 3, février et mai 1978, pp 3-30; 5.30.
GUILLAUMIN Colette (1992), *Sexe, Race et Pratique du pouvoir, l'Idée de Nature,* Paris, Coté-femmes.
GUILLEMAUT Françoise (1991), *l'invisibilité lesbienne ou les paradoxes du désir,* CREA-DUASIS, Université Lumière Lyon 2, (ronéoté).
HAICAULT Monique (1984), La gestion ordinaire de la vie en deux in *Sociologie du Travail* , n°3, pp 268-275.
HANNERTZ Ulf (1980), *Explorer la ville,* Paris, éditions de minuit .
HEKMA Gert (1988), "Sociologie de l'homosexualité et de l'homosocialité", in *Sociétés*, entre hommes, entre femmes, Paris, Masson, n° 17, Mars 1988, pp 12-13
HOFFMAN Martin (1968), *The Gay Word*, New York, Basic Books.
HOOKER Evelyn (1965), "Male homosexuals and their words", in J. Marmor ed, *Sexual Inversion,* New York, Basic Books.
HURTIG Marie Claude , PICHEVIN Marie France (1986), *La différence des Sexes,* Paris, ed. Tierce.
LESSELIER Claudie (1987), *Aspect de l'expérience lesbienne en France, 1930, 1968,* DEA en Sociologie, Université Paris VIII.
MACCOBY Eleonor E. (1990), "Le sexe, catégorie sociale" dans *Actes de la Recherche en Sciences Sociales,* n° 83, Juin. 90, masculin-féminin 1, pp 16-26.
MAFFESOLI Michel (1990), *Au creux des apprences, pour une éthique de l'esthétisme*, Paris, Plon.
MATHIEU Nicole-Claude (1985), "Quand céder n'est pas consentir, des déterminants matériels et psychiques de la conscience dominée des femmes, et de quelques-unes de leurs interprétations en ethnologie", in *L'Arraisonnement des Femmes. Essais en anthropologie des sexes*, Paris, EHESS, pp. 169-245.
MATHIEU Nicole-Claude (1991), *L'anatomie politique : Catégorisations et idéologies de sexe,* Paris, Ed Côté-femmes.
MOLYNEUX Maxime (1977). Androcentrism in marxist anthropology. In *Critique of anthropology (London),* vol 3, n° 9-10 (Women's issue), pp. 55-81 cité par Mathieu N.C., *Critiques épistémologiques de la problématique des sexes dans le discours ethno-anthropologique*, ONU, Lisbonne, 1985.
NEISEN Joseph (1990a) "Heterosexism : Redefining Homophobia for the 1990s" *Journal og gay and lesbian Psychotherapy,* vol 1 (13), pp 21-35;
NEISEN Joseph (1990b) "Heterosexism or homophobia ? The power of the langage We Use" *Outlook* , n° 10, automne 1990, pp 36-37.
PEREGO Louis, *Retour à la case prison,* Paris, Editions ouvrières
PEREGO Louis (1995), Le coup de grâce, Paris, Editions de l'Atelier.
PIERRE (1980), Emilie et moi, in *Contraception masculine, paternite*, n°2, Paris, Association pour la Recherche et le Développement de la Contraception Masculine, pp 8-11.
DANKWORT Jürgen (1992) "Détourner la violence conjugale ? Pour une intervention efficace auprès des hommes violents" in WELZER-LANG D. FILIOD J.P. (ed.) 1992, *Des hommes et du masculin* pp 93-126.
SINGLY (de) François (1987), *Fortune et Infortune de la femme mariée,* Paris, PUF, (réedition 1990).
Société Canadienne du sida (SCS) (1991), *L'homophobie, l'hétérosexisme et le sida, En vue d'une réaction plus efficace au sida,* Ottawa.
SPIRA Alfred, BAJOS Nathalie, BEJIN André, BELTZER Nathalie, BOZON Michel, DOCOT Béatrice, DURANDEAU André, FERRAND Alexis, GIAMI Alain, GIRAUD Michel, GILLOIRE Augustin, LERIDON Henri, LUDWIG Dominique, MESSIAH Antoine, MOATI Jean-Paul, MOUNIER Lise, OLUMUCKI Hélène, De POPLAVSKY Jeanine, RIANDEY Benoît, SPENCER Brenda, SZTALRYD Jean-Marie, TOUZARD Hubert, (1993) *Les comportements sexuels en France,* Paris, La documentation française.
THOMAS Eva (1992), *Le sang des mots,* Paris, ed. Mentha.
VICINUS M. (1989) "The wonder to which sex I belong" : The historical roots of modern Lesbian identity, *Homosexuality, which homosexuality ?,* (Altman D., Vance C., Vicinus M., Weeks J. et alii) GMP Publichers, London, Uitgeverij, Amsterdam), 171-193.
VILLIERS (De) Gérard (1982), *La princesse des catacombes,* Coll; Brigades mondaines, Paris, Plon.
WEBER Max (I959), *Le Savant et le politique,* Paris, Plon, 231p.(1ère éd. I919)

WEINBERG George (1972), *Society and the Healthy Homosexual,* USA, New York, St Matin's Press.
WELZER-LANG D (1986) *Le masculinisme en naissance, : changements de rôles liées au sexe de garçons adultes ayant vécu cinq ans de contraception masculine,* DHEPS, Université Lyon 2 (ronéoté).
WELZER-LANG D. (1988), *Le viol au masculin*, Paris, L'Harmattan.
WELZER-LANG D. (1989), "Les hommes, les groupes d'hommes : de l'intime au social" in *Critiques Socialistes*, Ottawa, n° 6, pp. 113-122
WELZER-LANG D. (1991), *Les hommes violents*, Paris, Lierre et Coudrier
WELZER-LANG D. (1992 a), Le double standard asymétrique in WELZER-LANG D. FILIOD J.P. (ed.) *Des hommes et du masculin* pp 127-146.
WELZER-LANG D. (1992 b), *Arrête, tu me fais mal, la violence domestique : 60 questions, 59 réponses,* Montréal, V.L.B., Le Jour.
WELZER-LANG D., PICHEVIN M. F. (1992), "Préambule" in WELZER-LANG D. FILIOD J.P. (ed.) *Des hommes et du masculin*.
WELZER-LANG Daniel (1993), Le masculin, on n'a pas fini d'en parler, in *Le Groupe Familial,* n° 139, Avril-Juin , pp5-14.
WELZER-LANG Daniel, BARBOSA Odette, MATHIEU Lilian (1992), *Les nouveaux territoires de la prostitution lyonnaise*, Lyon, CREA - Agence Française de Lutte contre le sida, Université Lumière Lyon 2, Décembre , 125 p. (ronéoté).
WELZER-LANG Daniel, BARBOSA Odette, MATHIEU Lilian (1994), *Prostitution : les uns, les unes et les autres,* Paris, Anne Marie Metaillé éd.
WELZER-LANG Daniel, DUTEY Pierre, PELEGE DE BOURGES Patrick (1991), Orientations, catégories et homosexualités : questions sur le sens in POLLACK M., MENDES LEITE R, VAN DEM BORGHE J, *Homosexualités et sida, Actes du Colloque international des 13 et 14 Avril 91,* Cahiers Gai-Kitch-Camp 4 : 52-59
WELZER-LANG Daniel, FILIOD Jean Paul (eds) (1992), *Des Hommes et du Masculin*, C.R.E.A., Université Lumière Lyon 2, Centre d'Etudes Féministes de l'Université de Provences, Presses Universitaires de Lyon, 245 p. (Bulletin d'informations et d'études féminines, n.s.)
WELZER-LANG Daniel, FILIOD Jean Paul (1992b), L'émergence du masculin dans l'espace domestique, Ministère de la culture, Ministère de l'équipement, du logement,des transports et de la mer -Plan Construction
WELZER-LANG Daniel, FILIOD Jean Paul (1993), *Les hommes à la conquête de l'espace domestique, du propre, du rangé* , Montréal, Le Jour/V.L.B.
WESTERMARCK E. (1906), The Origin and Development of Moral Ideas, London, Macmillan .
WOLFE Maxime (1992), Invisible Women in Invisibles Places, dans D. PICHE, C. DESPRES (eds), *Architecture et comportements,* Architecture and behavior, Genève, Juin 1992, 8, 2 : 137-158